



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

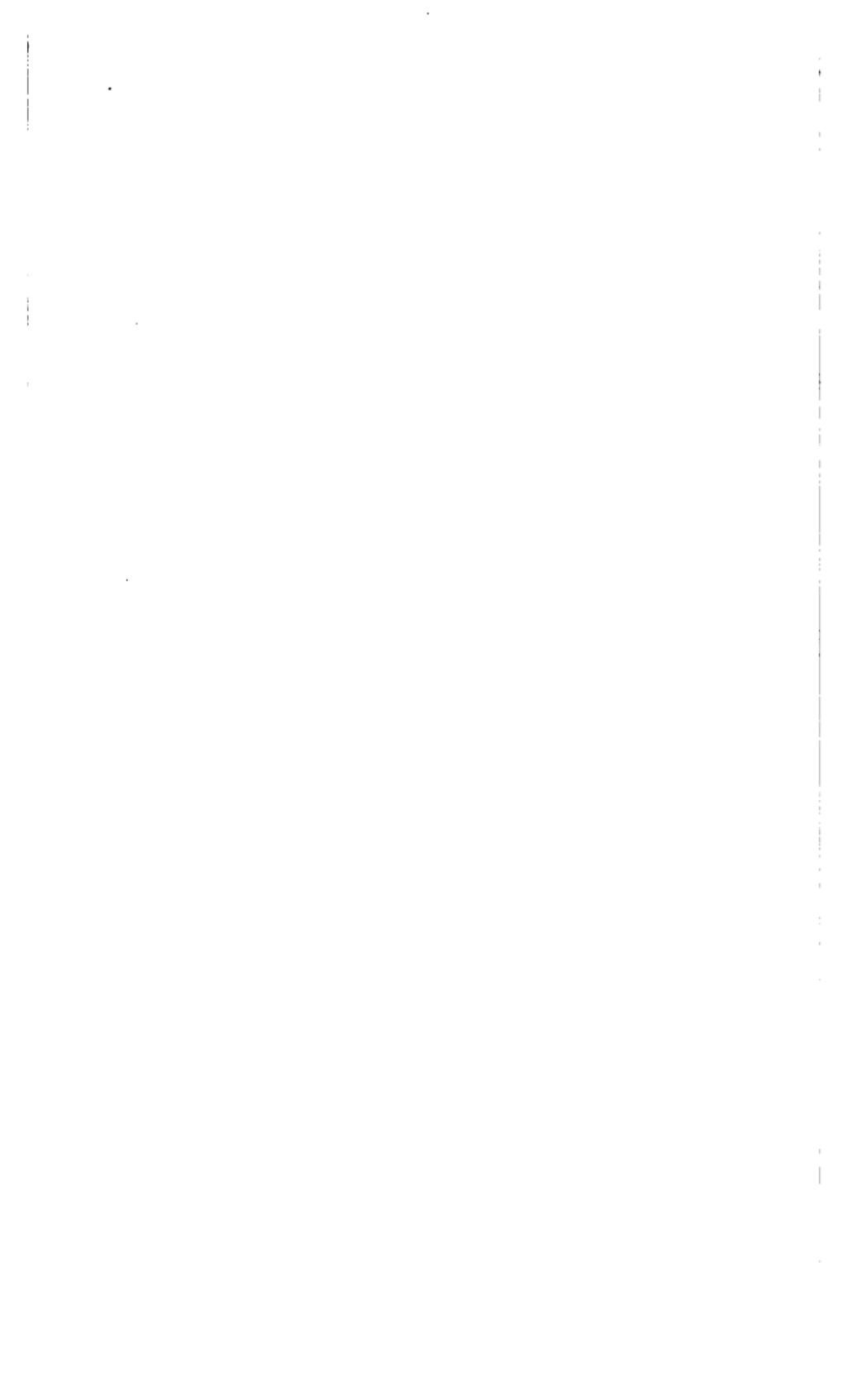
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

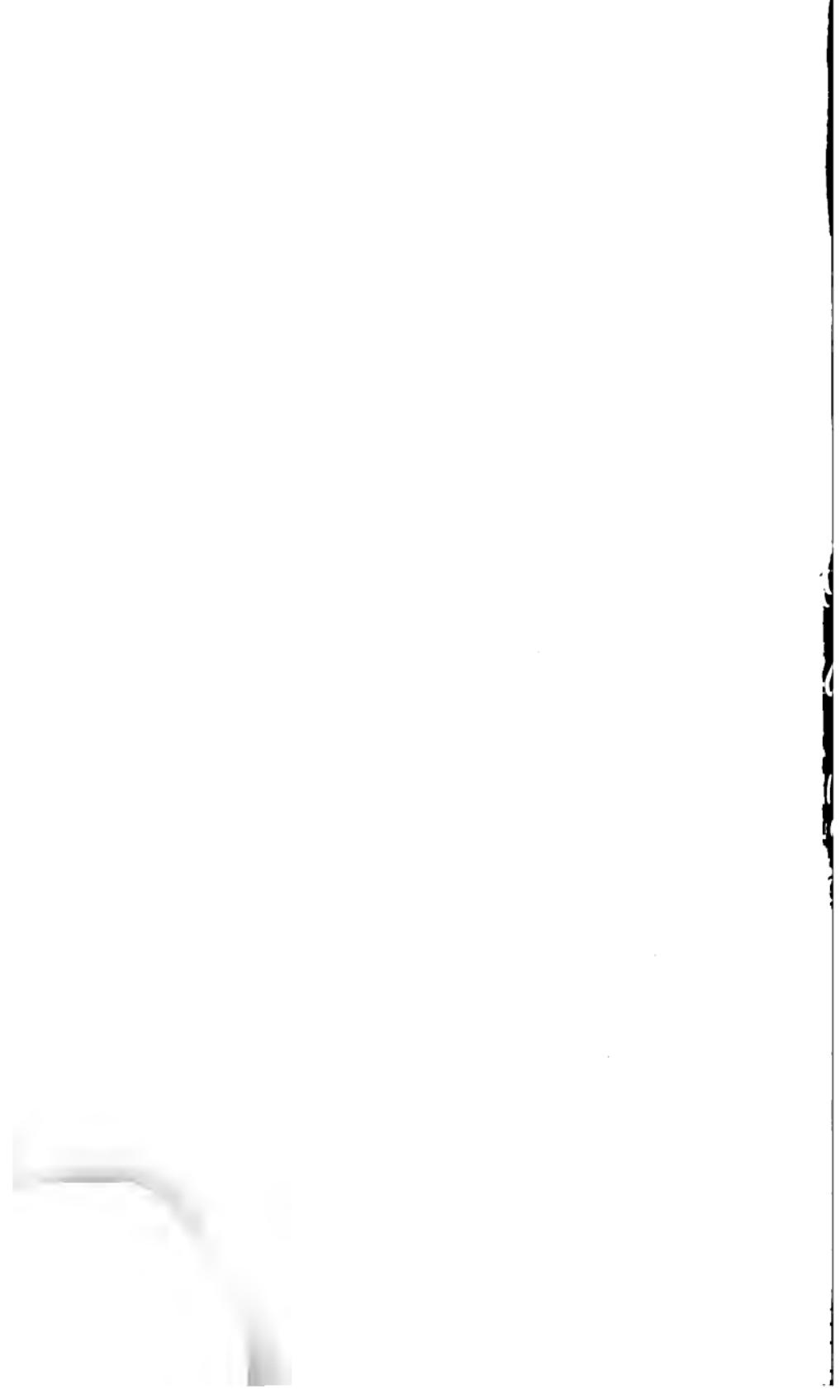
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











HISTOIRE DE CE LIVRE

PRÉFACE

Par JULIEN LEMER

MAZAS

HERNANI

LES

ALLUSIONISTES

LÉONIDAS REQUIN

L'ART POPULAIRE

CH. BAUDELAIRE

CHERS
PARENTS!

JULES VALLES

LES ENFANTS

DU

PEUPLE

PRÉCÉDÉS DE

*Trois lettres autographes
de l'auteur.*

PARIS

ADMINISTRATION DES MESSAGERIES
des Journaux
et Publications populaires
5, RUE COQ-HÉRON, 5

ANTONY

ROME

AU FIGARO

LA TRIBUNE

GULLIVER

LES CRIMINELS

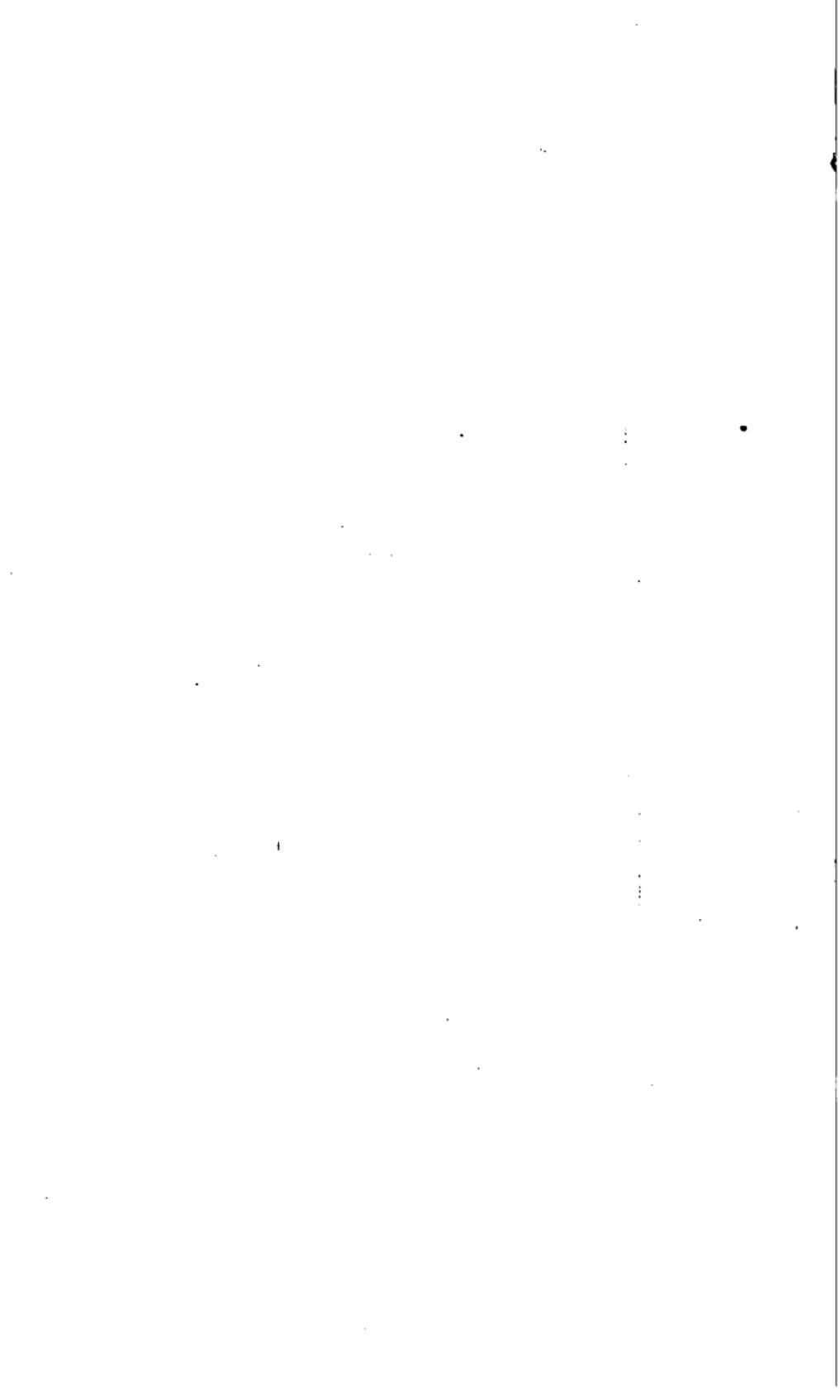
A ARTHUR

ARNOULD

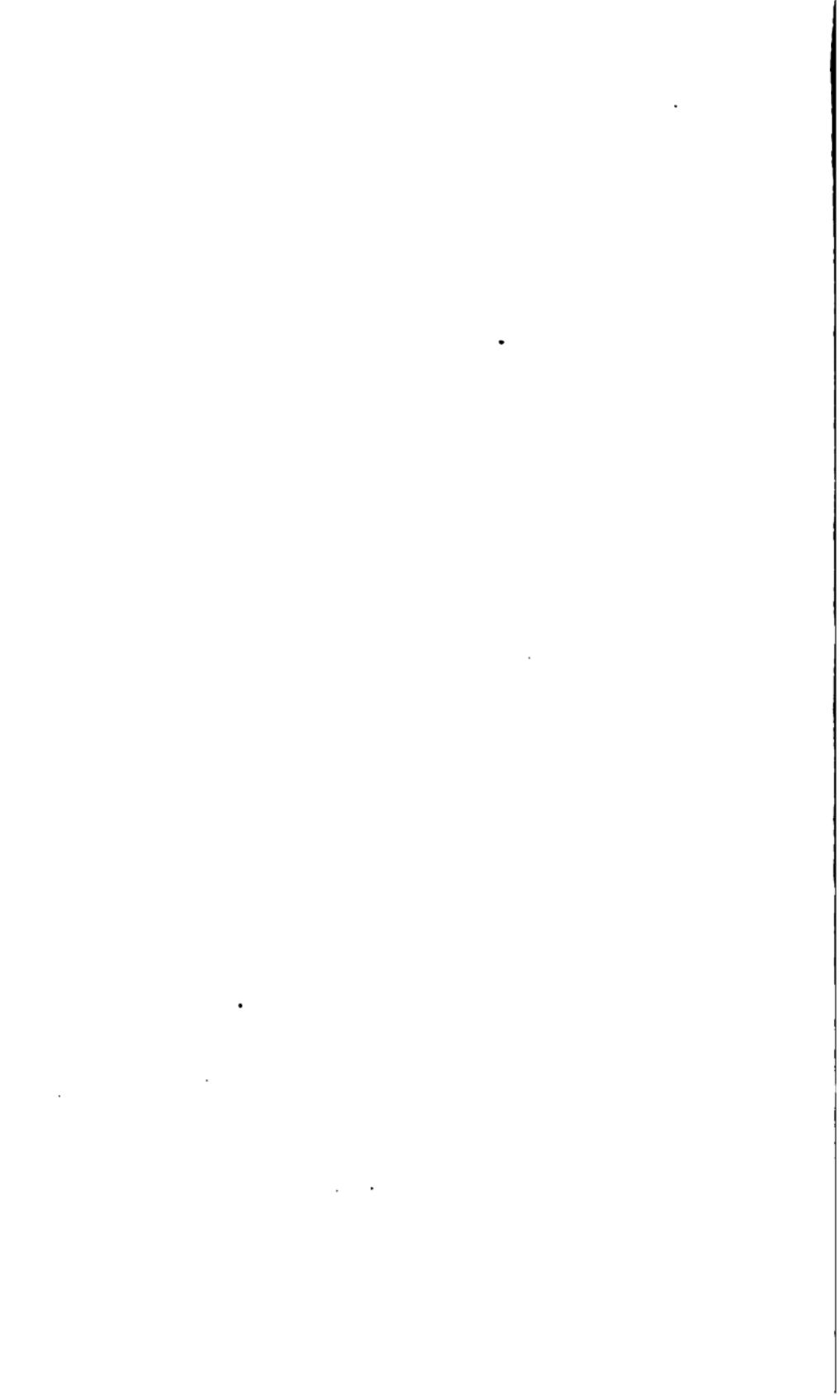
CHAPITRE INÉDIT

DE

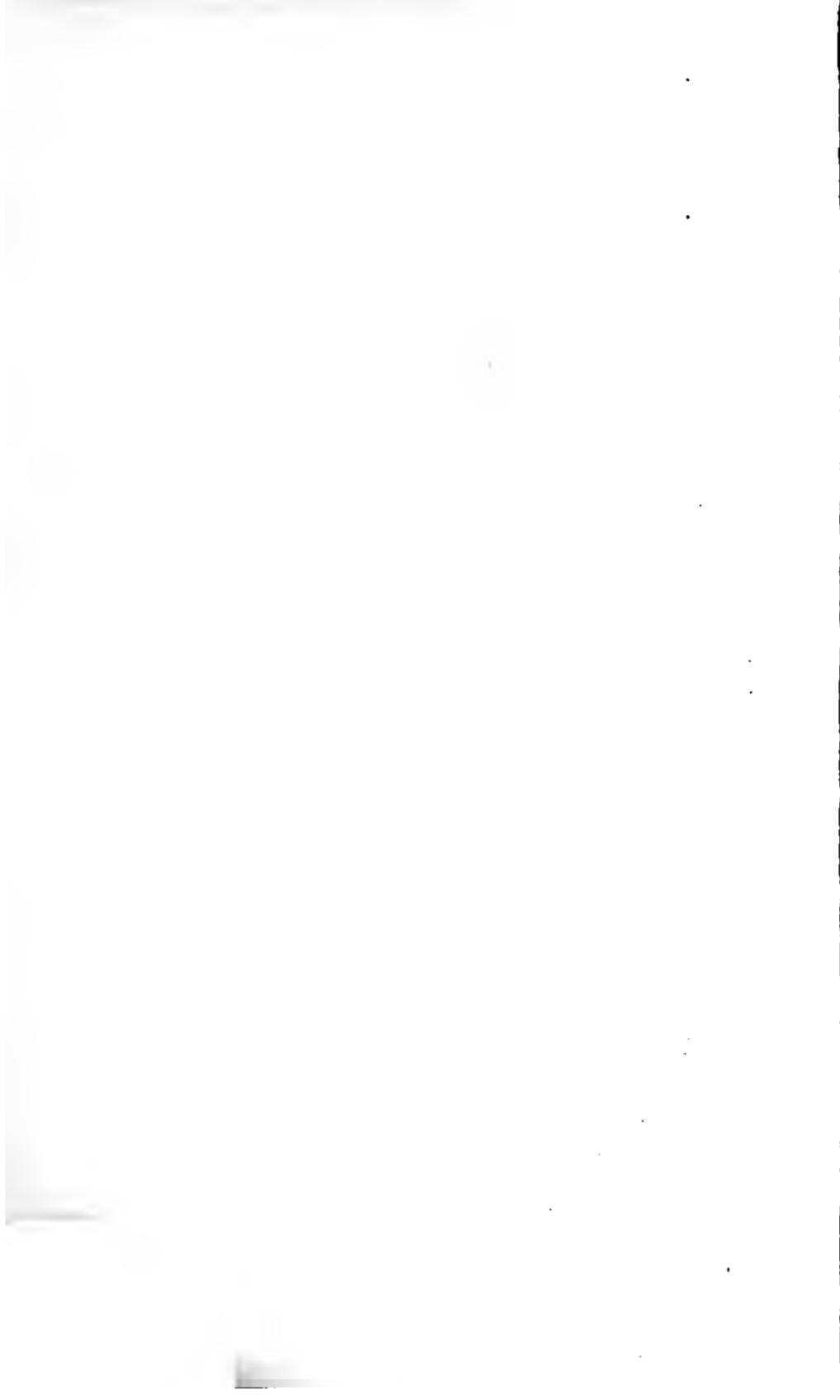
L'HISTOIRE DU 2 DÉCEMBRE







LES ENFANTS DU PEUPLE



JULES VALLES

"

LES

ENFANTS DU PEUPLE

PRÉCÉDÉS DE

TROIS LETTRES AUTOGRAPHES DE L'AUTEUR

HISTOIRE DE CE LIVRE

ET

PRÉFACE

Par JULIEN LEMER

PARIS

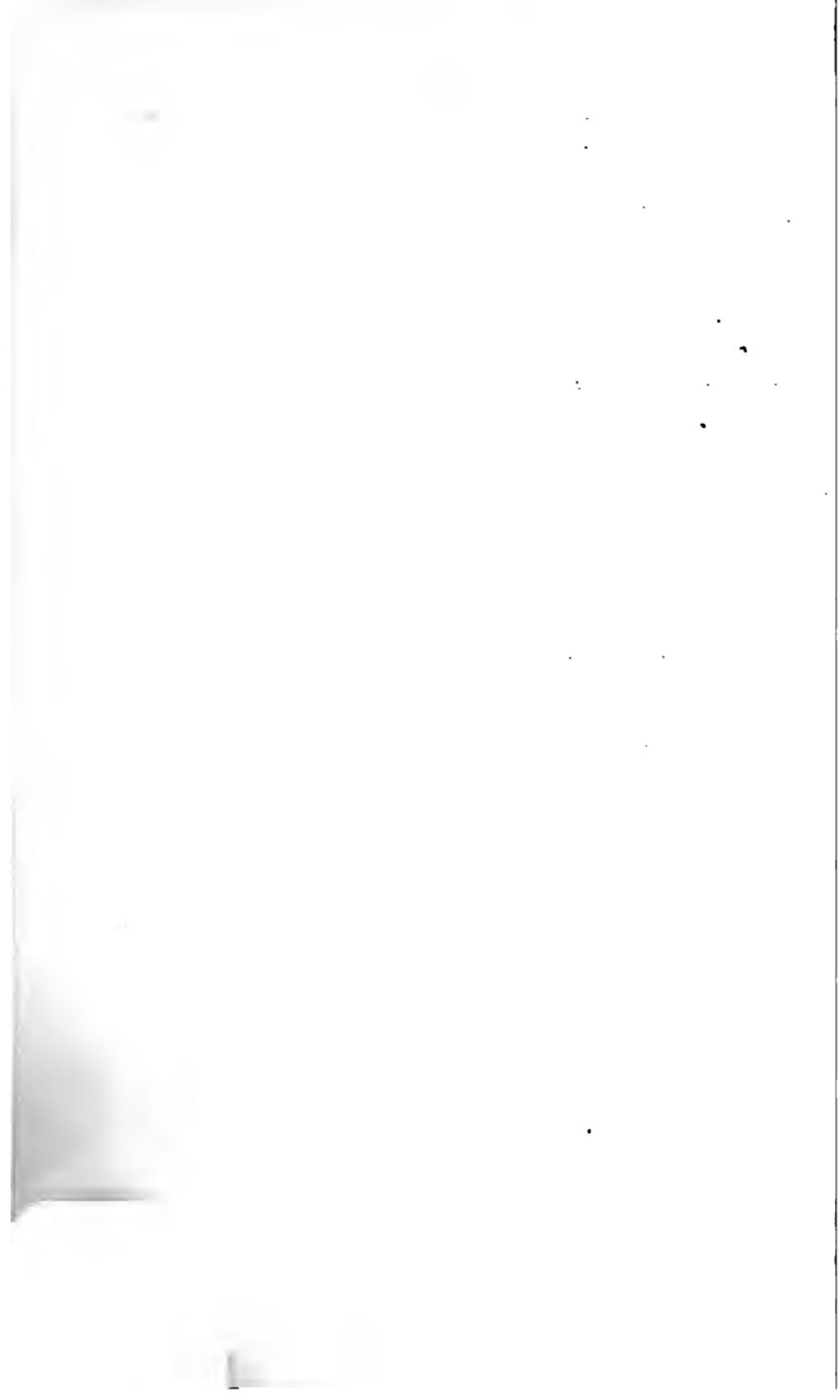
ADMINISTRATION DES MESSAGERIES DES JOURNAUX

et Publications populaires

5, RUE COQ-HÉRON, 5

1879

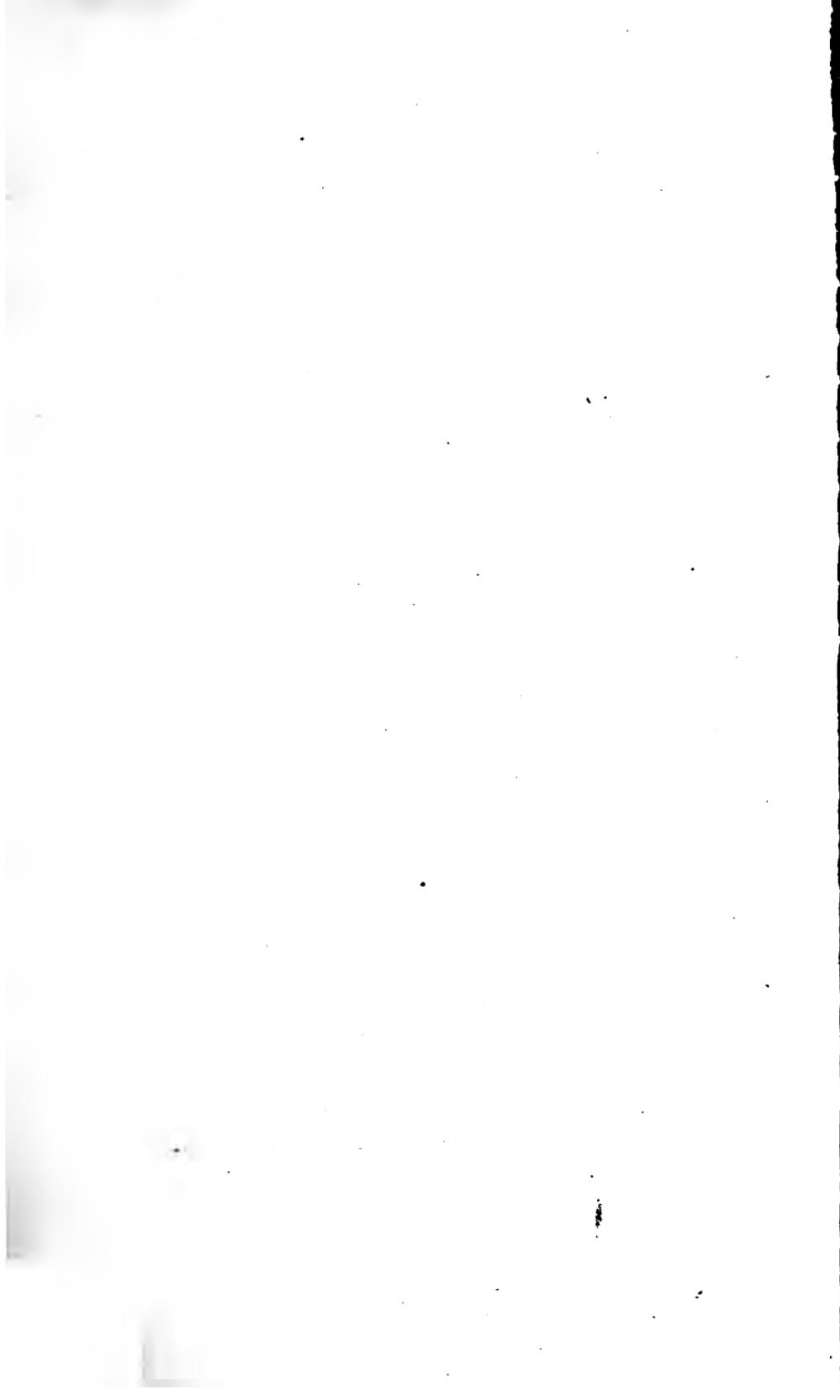
Tous droits réservés



PQ2458
V7 E6

AUTOGRAPHES

419



Mon cher Lemer

Vous quelques articles à la Rue,
avant peu. Vous avez tout à la
faire. J'appellerai mon livre
La moderne
=

et vous

Jules Verlaine

My application as a beginning a
Chaplain in this City. Dr. Morrison
you but amboned the work
Rapala a man from your party
at Austin. Was aware of
certain 2,000 other chaps
(1) from I don't know

W. H. Coffey

Summer 1861

other than Somers
He gave a general re-
sumé of his impressions of
Brook's River, & his ideas on fisheries
(which) are set out in some
shorter form in Miller's "Principles
and Practice of Fish Culture."

Vendredi matin

Cher cher Léon

Je suis accable à propos
de mon histoire de juin, accable!"
Vous avez été très aimable avec
moi - j'i serai très act avec vous.
Je crois pouvoir céder le chose
comme vous me l'offrez - et je
la céderai volontiers pour être
tout actif à la littérature politique.
Vous rentrez dans vos
avances - dans 18 jours -

Le Repartiteur paraît, lundi
semaine prochaine, quotidien
avec Parkstone pour administration
j'y mettrai un roman - Peut-on
être utile à votre librairie ?

Parlez moi un peu temps de politique
blossuelle ! - et puis - demandez je pourrai
faire cette journ à Londres. Lorsq

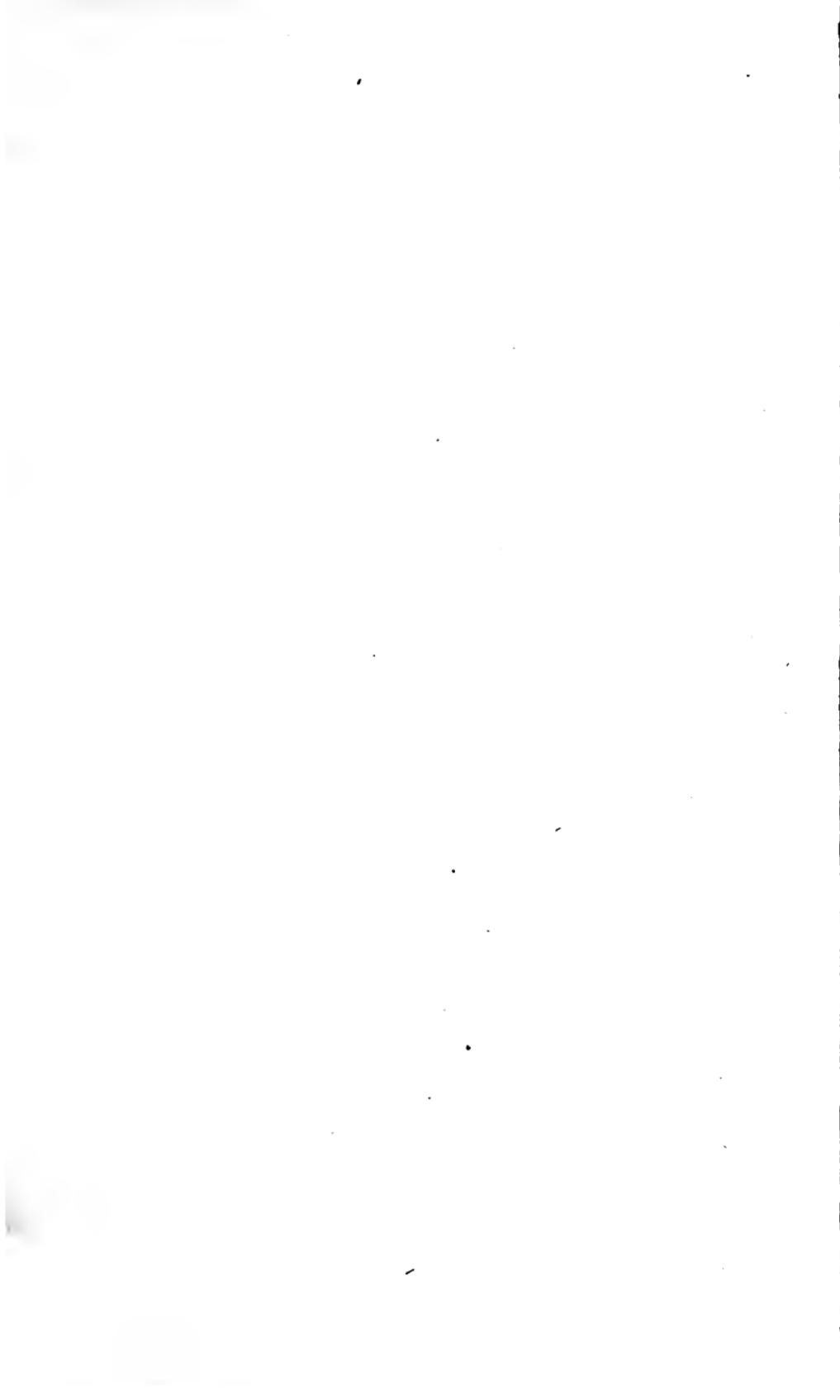
lance, vous me verrez, ~~avez~~
à refaire un cyclisme
probablement. Tout s'arrangera

et soon,

Jules Vallée



PRÉFACE



PRÉFACE

I

En publiant ce livre composé d'études qui datent de plus de dix ans, et en le faisant précéder de quelques pages de mon crû sur l'histoire de mes relations avec l'auteur, je dois commencer par décliner toute solidarité d'opinions politiques et littéraires avec Jules Vallès, non-seulement le Vallès d'aujourd'hui, mais aussi le Vallès d'il y a dix ans.

Je n'ai jamais partagé les idées de Vallès ni

sur l'antiquité, ni sur l'art moderne et populaire, ni sur la tradition, ni sur Victor Hugo, ni sur l'idéal — choses d'art et de littérature — ni sur l'acte criminel du 2 décembre 1851, que je réprouve encore plus énergiquement et dont j'ai ressenti les conséquences plus douloureusement que lui, ni sur les journées de juin 1848, ni sur les aspirations démocratiques du peuple français et de l'humanité, choses de politique et d'évolution sociale.

Plus que lui j'ai une profonde horreur de la guerre, de la force, de l'absolutisme et de l'arbitraire et de tout ce qui touche à l'art de tuer, de corrompre et de contraindre les hommes, horreur d'autant plus vigoureuse qu'elle est corroborée en moi par un profond sentiment de la liberté humaine, de la justice distributive, par un profond respect de la loi et de l'égalité de tous devant la loi.

Donc la publication de ce volume ne peut

être considéré de ma part ni comme une œuvre de parti, ni comme un acte de propagande.

Mais en relisant les pages destinées à former les éléments de ce volume, projeté il y a dix ans, j'ai jugé que certaines idées et certaines théories d'art et de littérature émises par Vallès, en 1867 et 1868, n'étaient pas sans quelque analogie avec les théories naturalistes qui ont cours aujourd'hui, que par conséquent l'heure pouvait être venue de donner, — dans ce concert ou dans cette cacophonie réaliste, comme on voudra l'appeler, dont Zola se proclame le chef d'orchestre, — la note que Jules Vallès voulait faire entendre, il y a dix ans, et qu'il voulait appeler alors, ainsi qu'en témoigne une de ses lettres, le *la moderne*.

Comme principes, comme tendances, comme esthétique en fait d'art et de littérature, l'opportunité de la réimpression de ces études critiques ne saurait être contestée.

II

En ce qui concerne la politique, il y en a fort peu dans ce volume, en dehors du *Chapitre inédit de l'histoire du 2 Décembre*, qui valut à l'auteur une condamnation à deux mois de prison, dont il sera question plus loin, et qui demeure pour moi, malgré les réserves que je viens d'exprimer, une des pages les plus éloquentes et les plus poignantes qui aient été écrites sur ces jours néfastes que je voudrais, à n'importe quel prix, pouvoir effacer de l'histoire de notre France.

Que si parfois dans certains morceaux descriptifs, dans certaines critiques d'art et de littérature, se manifeste par un mot, par une phrase, par une appréciation d'un homme pu-

blic, la pensée politique de l'écrivain, se laisse deviner son idéal de philosophie sociale, je me suis bien gardé de supprimer, d'atténuer quoi que ce soit de la pensée ou de l'expression.

J'estime que nul n'a le droit de censurer un écrit, qu'une censure d'éditeur, responsable ou non, officiel ou officieux, est une sorte d'attentat commis sur la personne de l'auteur.

Je crois, du reste, que la liberté d'écrire ce qu'on pense est un droit non moins sacré que le droit de penser, que le droit à la liberté individuelle, que le droit à l'exercice de toutes les fonctions animales et intellectuelles que le ciel a départies à l'être humain ; que ce droit s'exerce par la presse ou par tout autre mode de manifestation, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de démontrer, comme le fait M. Émile de Girardin, l'impuissance de la presse pour établir que le droit à la liberté est un des droits primordiaux et imprescriptibles de l'homme, et que partout

où la législation touche à ce droit les citoyens subissent ce qu'on appelait à Rome une sorte de *diminution de tête*.

Cogito, ergo sum! Je pense, dont je suis, dit le philosophe.

À quoi me sert de penser si je ne puis exprimer et publier ma pensée?

Si le libre exercice de la faculté de penser constitue la meilleure démonstration de l'existence de l'homme, porter atteinte à cette noble faculté soit par l'arbitraire d'un pouvoir abusif, soit par les menaces d'une législation insidieuse et parfois pleine de contradictions, c'est restreindre les conditions essentielles de l'existence humaine, c'est comprimer l'expansion de la vie intellectuelle de l'homme.

III

Où sont-ils les sages qui ont jamais su faire une bonne loi sur la presse, une loi qui n'entame point le droit de penser et d'exprimer sa sa pensée?

Les meilleures lois, les seules bonnes lois, sont celles dont les dispositions sont assez précises pour ne laisser aucune action à l'arbitraire, soit du pouvoir administratif, soit du pouvoir judiciaire, celles qui garantissent assez efficacement la liberté de chacun et l'égalité de tous, pour maintenir dans les esprits le sentiment de l'équité absolue, de la justice distributive.

Il ne suffit pas pour qu'une loi soit bonne qu'elle soit juste dans son esprit et dans sa let-

tre, il faut encore qu'elle ne soit point susceptible de comporter des applications iniques.

Or, il semble que les plus habiles législateurs de la presse française se soient étudié à faire de leurs lois des sortes de filets élastiques à larges mailles à travers lesquelles l'arbitraire peut toujours passer sans se gêner.

La plupart de ces lois ont eu un vice d'origine; elles ont été présentées par le Pouvoir exécutif à la suite de tel ou tel événement, de tel ou tel attentat, de tel ou tel crime dont on a cru devoir rendre la presse responsable, ce qui a fait de cette législation une législation de circonstance traitant la presse en ennemie.

Car le propre de tous les Pouvoirs exécutifs passés, — et je dirais aussi présents, n'était le magnifique rapport de M. Anatole de la Forge, — le propre tout au moins des agents qui les représentent a toujours été de considérer et de signaler écrivains, imprimeurs, libraires, etc., tout

ce qui collabore à la conception et à la propagation de la pensée exprimée et imprimée, comme classes nuisibles ou au moins dangereuses de la société. Il n'est donc pas surprenant que ces Pouvoirs s'attribuant la mission de sauvegarder la société contre ces classes aient toujours été guidés dans la rédaction de leurs lois par la pensée de gêner, d'effrayer les écrivains et d'assurer la liberté d'action des fonctionnaires.

Combinées et présentées par le Pouvoir, par qui ces lois sont-elles examinées, débattues, discutées ? Par des amis de ce Pouvoir qui tiennent à conserver leur part de faveur et d'influence et par conséquent à échapper au contrôle d'une presse trop libre qui pourrait devenir indiscrette, par des chefs d'opposition à qui l'intérêt de leur popularité impose l'obligation de se poser en champions de la liberté, de prononcer des discours retentissants sur les grands principes de la Démocratie, mais qui, aspirant à conquérir

tôt ou tard le Pouvoir à leur tour, et songeant aux tracasseries que pourrait leur susciter une presse libre maniée par leurs adversaires, se contentent le plus souvent de proposer quelques amendements bien radicaux incompatibles avec le sens général de la loi et par conséquent n'ayant aucune chance d'être votés, ou bien, si leurs amendements sont acceptables, s'appliquent à leur donner une forme qui, sous une apparence très libérale, cache une porte secrète ouverte à l'arbitraire. Arrivent-ils au pouvoir? Ils s'empressent de faire mettre en état de service toutes les armes qui garnissent ce formidable arsenal de lois contre la presse, dans lequel un écrivain ne peut plonger le regard sans être terrifié et tenté de renoncer à tout jamais à noircir un feuillet de papier.

IV.

Ce n'est pas la loi seule qui menace l'audacieux qui prétend user de la liberté d'exprimer sa pensée. C'est aussi l'interprétation.

Interprétation judiciaire du magistrat.

Interprétation administrative du fonctionnaire, c'est-à-dire de la bureaucratie.

Or, s'il est avéré que les législateurs sont enclins à prendre des mesures de précaution contre les gens de presse, soyez assuré que la magistrature les tient pour suspects au premier chef et la bureaucratie les regarde comme des ennemis. Aussi, ajoute-t-elle à l'arsenal dont la loi la pourvoit toute une collection de petites armes perfides et secrètes qu'elle appelle cir-

culaires, arrêtés, ordonnances, ou instructions sur l'exécution de telle ou telle loi.

C'est ainsi que, sous l'Empire, d'arrêtés en circulaires, de circulaires en instructions, le bureau du visa des estampes formé en exécution de la loi du 9 septembre 1835, avait fini, sous prétexte d'application des jolis décrets de février 1852, par s'arroger le droit de censurer non seulement les textes explicatifs des dessins et images quelconques, mais encore les textes tout entiers de tous les journaux et de toutes les publications à gravures. Pendant nombre d'années les articles de *l'Illustration*, du *Monde illustré* et des autres feuilles du même genre furent épluchés par les censeurs de gravures et mutilés à l'insu de leurs auteurs ; c'était le rédacteur en chef qui assumait la responsabilité de cette castration.

Souvent on interdisait la vente d'un livre

faute de vouloir viser une gravure, un portrait, une photographie.

En 1866, la mise en vente des *Heures parisiennes*, d'Alfred Delvau, un volume, orné de vingt-cinq eaux-fortes, fut suspendue durant cinq mois, sous prétexte que l'imprimeur avait négligé de faire viser toutes les gravures. On lui retira les visas qui avaient été déjà donnés, et ce fut à grand'peine qu'on obtint l'autorisation de vendre l'ouvrage, à la condition que l'auteur corrigerait sept phrases ou fragments de phrases semés ça et là qui désobligeaient l'Administration.

Un jour je demandais à un directeur de la presse, homme de lettres distingué, journaliste de talent, homme charmant dans les relations privées, pourquoi ses bureaux refusaient de me laisser vendre dans les gares de chemins de fer un volume que, de leur aveu, ils auraient auto-

risé s'il eût été publié par tout autre que moi, il me répondit ces propres paroles :

— En dehors du service, j'ai la plus vive sympathie pour vous, je vous aime beaucoup, mais ici, dans mon cabinet, vous êtes, pour moi fonctionnaire, un ennemi, et je dois vous traiter comme tel.

Une autre fois, en 1869, comme je présentais au visa des estampes des portraits d'hommes politiques destinés à figurer dans des prospectus annonçant la publication prochaine du *Plutarque contemporain illustré*, on me déclara qu'on ne me donnerait le visa qu'après avoir lu le texte non-seulement des prospectus, mais aussi des biographies, lequel texte devait être fourni par Jules Claretie, Henry Maret, Gabriel Guillemot, Mario Proth, Léon Guillet et autres.

Je protestai et j'écrivis au ministre une lettre qui fut reproduite par quelques journaux, dans

laquelle je signalais les agissements arbitraires du bureau des estampes.

Plusieurs jours se passèrent sans que je reçusse de réponse, mais le fait ayant été mentionné dans un entrefilet du *journal des Débats*, je fus mandé officieusement au ministère, où tous les visas me furent immédiatement délivrés. Alphonse Brot, chargé de cette mission, ne me cacha pas que M. Forcade La Roquette, un ministre qui n'était pourtant pas un foudre de libéralisme, avait été profondément indigné, qu'il était furieux contre l'employé coupable d'un tel excès de pouvoir, pauvre garçon à qui il ne fallait pas trop en vouloir parce qu'il ne jouissait pas toujours de toutes ses facultés mentales. Celui-ci, toutefois, me montra pour sa décharge, une lettre de son supérieur hiérarchique M. Juillerat, sur le cas en question et justifiant pleinement son exigence aux termes de je ne sais quelles circulaires et instructions ministérielles.

Que penser d'une législation à l'ombre de laquelle peuvent se perpétuer de pareils excès d'arbitraire, peuvent se donner carrière de telles fantaisies d'absolutisme bureaucratique ?

Il en est cent, il en est mille autres qu'on pourrait citer.

V.

L'action de la magistrature est assurément moins arbitraire que celle de l'administration. Avec elle on se trouve généralement en présence de textes de lois d'une précision relative, sans avoir à tenir compte de circulaires et d'instructions ministérielles. Parfois, malheureusement ces textes autorisent des appréciations et des interprétations quelque peu arbitraires ; mais on peut discuter, se défendre et avoir la chance d'obtenir justice contre d'injustes préventions.

Aussi, même sous l'empire, y avait-il souvent lutte entre la bureaucratie qui commençait par faire saisir les imprimés de ses ennemis, sous prétexte de délits et même de contraventions imaginaires, et la justice qui se refusait à poursuivre faute d'éléments suffisants. L'inculpé n'était pas même assigné. Mais il n'en perdait pas moins son argent et son temps en courses, en démarches de toute sorte, et obtenait parfois très difficilement la restitution des objets saisis.

En République, pendant la monstrueuse administration du 17 mai, à la veille des élections générales, en octobre 1877, un commissaire de police du quartier saint Lazare saisit 52 exemplaires de l'*Almanach de la République française*, qu'un républicain de ma connaissance avait eu la témérité de publier en ce moment périlleux. Le libraire chez qui ces volumes étaient en dépôt ayant eu l'outrecuidance de demander au commissaire s'il avait un mandat

de saisie, celui-ci arrêta l'infortuné et le retint pendant trois heures au violon.

Sur les démarches qui furent faites au parquet pour avoir des explications, qn répondit à l'auteur qu'il devait s'estimer très-heureux qu'on voulût bien ne donner aucune suite à cette affaire. Quant aux exemplaires saisis ils ne furent jamais restitués. Le commissaire, qui s'appelait Crépy, mourut quelque temps après.

Ajoutons que le comité sénatorial, dirigé par M. Hérold et chargé de surveiller les agissements illégaux du cabinet du 17 mai et la commission d'enquête sur les actes de cette période, reçurent plusieurs notes sur le fait en question, mais jugèrent apparemment que la chose n'était pas assez importante pour qu'on y donnât suite; — ce qui pourrait donner à penser que certains républicains, même quand ils ne sont pas au pouvoir, tiennent médiocrement à défendre les

droits de la presse lorsqu'il ne s'agit que de questions de principe et non de journaux influents ou de personnalités importantes.

VI

Le malheur c'est qu'un grand nombre de magistrats, d'hommes d'Etat, de politiciens, sont encore imbus, à leur insu peut être, de l'abominable doctrine de la *complicité morale*, doctrine dont ils répudient le nom, mais sous l'inspiration de laquelle ils jugent, raisonnent et légifèrent souvent, sans en avoir conscience.

La complicité morale, c'est le principe duquel découlent toutes les lois, toutes les persécutions, tous les jugements contre la presse, principe funeste et inique, qui aboutit logiquement au fameux : *c'est la faute de Rousseau! c'est la*

faute de Voltaire! qui finirait, de déduction en déduction, par dégager la responsabilité morale du criminel *actif* pour la faire retomber sur la tête du prétendu criminel *intentionnel*, l'écrivain qui signale les abus ou les iniquités de telle ou telle institution légale ou sociale.

Assurément, l'excellent rapport de M. Anatole de la Forge sur la liberté de la presse, inséré au *Journal Officiel*, réprouve avec une vive indignation cette déplorable doctrine et semble nous garantir pour un avenir prochain contre l'admission de ce principe funeste dans notre législation de la presse.

Ce rapport, qui fait entrevoir aux écrivains français la terre promise de la liberté, nous promet encore bien d'autres choses.

Mais, puisque ce rapport, dont le gouvernement a accepté la solidarité en lui donnant un caractère officiel, réprouve si hautement la doctrine de la complicité morale, comment se fait-il

que les écrivains condamnés par les conseils de guerre à la suite des événements terribles de 1871, pour faits de presse seulement, dégagés de toute immixtion active à la Commune, n'aient pas été amnistiés le jour même où paraissait ce rapport ?

Ces écrivains n'ont pu être condamnés que comme complices moraux de la Commune.

Ou le gouvernement n'admet pas la complicité morale, et alors il se doit à lui-même, il doit à la logique d'amnistier immédiatement des écrivains qui n'auraient pas du être condamnés.

Ou le gouvernement n'amnistiera pas ces écrivains, et alors il se fera lui-même complice de cette doctrine qu'il réprouve.

Il n'y a pas moyen de sortir de ce dilemme.

VII

Ah ! qu'il serait beau le rôle que pourrait faire à la presse le gouvernement républicain qui, abjurant toute défiance des écrivains, des penseurs, de tout ce qui observe, contrôle, critique et propose par la voie de la presse, substituerait au système de suspicion, un système d'utilisation de la presse, en admettant ceux qui sont relégués dans les classes dangereuses, à faire partie des classes utiles de la société, et en faisant servir à l'étude des réformes politiques, économiques, financières, fiscales, etc., etc., dont la nécessité devient de plus en plus urgente, les idées qui se produisent journellement

dans les livres, les journaux, les revues, les brochures, les écrits de toute sorte !

Quelle saine et féconde institution serait une Direction générale de la presse qui s'appliquerait à dégager jurement, non-seulement des écrits imprimés et publiés, mais aussi des communications manuscrites, les idées, les critiques, les études, les renseignements intéressant à un degré quelconque les questions de politique, de législation, d'économie sociale ou industrielle, d'administration, de fiscalité, de sciences, de littérature, d'art, - d'enseignement, de religion, de finances, d'armement, de marine, de commerce, de travaux publics, etc. etc. — pour diriger ces écrits vers les ministères ou les administrations qu'elles sont susceptibles d'éclairer !

Ministères, administrations, fonctionnaires pourraient en faire leur profit immédiat ou les

classer dans leur archives, où on serait aise de les retrouver le jour où telles ou telles questions traitées dans ces écrits arriveraient à maturité et seraient à l'ordre du jour de l'opinion ou des travaux parlementaires.

Ne fût-il dressé, si l'on craignait l'encombrement de ces archives, qu'un simple mémorandum énonçant le titre, la date, la signature de l'écrit, et classé dans un dossier ou sur un registre, quels instructifs répertoires du mouvement des idées les hommes d'étude trouveraient dans ces simple notes !

Que de documents pour l'histoire intellectuelle du pays ! Et combien les travaux de l'avenir seraient simplifiés et facilités !

Il m'a semblé qu'au moment où se prépare une nouvelle loi sur la presse, ces réflexions méritaient de figurer en tête du livre d'un jour-

naliste qui a été un des plus ardents, des plus fiévreux tribuns de la presse contemporaine.

JULIEN LEMER.

Mai 1879.



HISTOIRE
DE
CE LIVRE



HISTOIRE DE CE LIVRE

I

J'avais connu Jules Vallès en 1866 au journal *l'Époque*; nous faisions partie tous les deux de cette collection de sept chroniqueurs qu'Ernest Feydeau avait chargés d'alimenter le feuilleton de son journal de courriers de Paris, à raison d'un chacun par semaine.

Groupe étrange, où figuraient, alternant avec nous, Paul Parfait et Adolphe Dupeuty, M. Jules Richard et M. Adrien Marx!

Depuis, j'avais lu, avec une curiosité quelque peu effarouchée, les pages énergiques du *Réfractaire*, les rudes articles de *La Rue*, mais j'avais rarement rencontré l'auteur.

Je le retrouvai le 30 novembre 1868 à Sainte-Pélagie !

Tous deux en qualité de détenus !

II

Voici quel était mon crime :

Editeur des premiers volumes d'Henri Rochefort, *Les Français de la décadence*, — *La Grande Bohème*, — *Les Signes du temps*, j'étais allé à Bruxelles pour traiter avec lui des questions d'affaires. Un jour, un libraire me pria de lui faire expédier quelques centaines de numéros assortis de *la Lanterne* de Belgique, à

l'adresse d'une tierce personne, rue de la Chausée d'Antin.

J'acceptai cette mission avec une satisfaction aussi républicaine que patriotique.

Moyennant 800 fr., que j'avançai de ma poche, un libraire-commissionnaire français, domicilié à Bruxelles, se chargea de faire remettre, à ses risques et périls, au domicile indiqué, 1350 *Lanternes* assorties des n° 12 et suivants.

Le destinataire devait les faire prendre sur le palier de la tierce personne à qui ils seraient adressés.

Au jour convenu les ballots n'étant pas arrivés, j'envoyai prendre des informations le lendemain. On annonça à mon émissaire qu'on avait reçu avis que des ballots venant de Valenciennes attendaient en gare qu'on allât les enlever.

Mon émissaire, au lieu d'aller prévenir le destinataire et de l'envoyer à la gare, eut l'im-

prudence d'y aller lui-même, et, dans le trouble que lui causèrent les questions posées par le commissaire, de déclarer qu'il était mon employé.

Immédiatement, il fut ramené chez moi sous escorte d'agents qui opérèrent, en mon absence, les perquisitions les plus minutieuses et les plus inutiles.

Les ballots furent saisis et je fus mandé au cabinet de M. de Lurcy, juge d'instruction qui demanda les noms de l'expéditeur et du destinataire.

Naturellement je refusai de donner aucun renseignement.

Quelques jours plus tard, je comparaissais devant le tribunal de police correctionnelle, où je me défendais moi-même par ce simple raisonnement :

« La loi n'incrimine que celui qui a introduit ou distribué des écrits interdits en France. »

« Or, je ne puis être accusé d'avoir introduit en France les *Lanternes* en question, puisqu'elles ont été expédiées de Valenciennes; encore moins de les avoir distribuées, puisqu'elles sont encore entre les mains de la Police qui les a saisies.

« Du reste elles ne m'étaient pas adressées, et m'eussent-elles été expédiées directement de Belgique, on ne pourrait encore m'incriminer, puisque des millions de citoyens, fort honorables, reçoivent hebdomadairement la *Lanterne de Belgique* sous forme de lettres, sans qu'on songe à les inquiéter pour cela, pas plus qu'on n'inquiète M. le Directeur des Postes qui favorise innocemment et complaisamment, par son intermédiaire, cette introduction d'écrits pernicieux. »

Et je tirai de ma poche le numéro que je venais de recevoir par la poste deux heures avant.

Cette argumentation fut d'autant moins du

goût du tribunal, que je me permis d'ajouter que, si, par impossible j'étais condamné, les gens qui ne professeraient pas une foi aussi profonde que la mienne dans l'impartialité de la justice française, pourraient croire, bien à tort, que c'était bien moins l'introducteur de *Lanternes* qu'on punissait en moi que l'éditeur des œuvres de M. Rochefort.

Le président m'admonesta assez sévèrement pour avoir osé proférer une si abominable insinuation, et je fut condamné à un mois de prison, 100 fr. d'amende et aux frais.

Ce qui, avec les 800 fr. payés à l'expéditeur, lesquels ne m'ont jamais été remboursés, prouve qu'il en coûte parfois assez cher pour prêter le concours même le plus platonique à la propagande républicaine.

Et pourtant je ne me suis jamais posé en martyr de la démocratie devant les gouverne-

ments divers, qui, depuis plus de huit ans, administrent la République.

On m'a dit depuis que le destinataire de qui j'avais cru devoir taire le nom était un agent de la maison Dumont et Villemessant, bailleurs de fonds et commanditaires de la *Lanterne*.

On m'a dit aussi que l'expédition des *Lanternes* de Belgique avait été dénoncée à la police française par l'expéditeur lui-même qui travailait ainsi avec une contrefaçon du journal de Rochefort, imprimée dans une petite ville d'Allemagne.

Quel joli monde, hein ?

J'aurais été curieux de voir sur quel texte de loi le jugement s'appuyait. Mais, chose incroyable, il me fut impossible d'obtenir communication du dispositif. Mon ami M. François, directeur du *Droit* et M. Bertin, rédacteur en chef de cet excellent journal, demandèrent vainement aussi une copie de ce document.

Néanmoins, condamné le 17 novembre, je fus, aussitôt les délais d'appel expirés, mandé au parquet, où, sans me dire gare et sans me laisser le temps de rentrer chez moi prévenir ma famille, on me retint prisonnier, en me laissant gracieusement le choix entre la Conciergerie et Sainte Pélagie.

Et voilà pourquoi, ayant opté pour Sainte Pélagie, je retrouvais Jules Vallès le 30 novembre 1868, à cinq heures du soir dans cette geôle illustrée par le séjour de tant de détenus célèbres.

III

Quant à Vallès, c'était le bel article que vous lirez à la page 183 de ce volume, sous le titre de *Chapitre inédit de l'histoire du 2 décembre*, qui lui avait valu deux mois de prison.

Après m'avoir montré la cellule qui m'était destinée et l'avoir pourvue de tout ce qu'il faut pour être mal logé, on me demanda, l'heure de la distribution étant passée, si je voulais me joindre aux autres détenus politiques qui dinaient en commun dans la cellule de M. Vallès. On me conduisit à la *chambre d'honneur* du pavillon des princes.

Sans avoir des états de service aussi glorieux que ceux de la Conciergerie qui, sans compter les Conventionnels et les royalistes de 1793 et 1794, peut citer parmi ses hôtes illustres Châteaubriand, Proudhon, Emile de Girardin, Charles et François-Victor Hugo, Nefftzer, Vacquerie, Paul Meurice, le Pavillon des princes de Sainte-Pélagie a le droit d'inscrire dans ses annales, outre les célébrités de la Restauration, les Béranger, les Paul-Louis Courier et autres, un certain nombre de notabilités plus modernes. Le second empire a fait enfermer, dit-on, dans

la chambre d'honneur, successivement, Eugène Pelletan, Prévost-Paradol, M. Jules Richard, qui depuis...

Ce dernier y a même précédé de peu de mois Jules Vallès.

Cette pièce située au premier étage, à peu près carrée, éclairée par une large fenêtre ayant vue sur la rue de la Clef, ne ressemble en rien ni par ses dimensions, ni par son ameublement modeste, mais presque suffisant, à l'idée qu'on se fait généralement d'une cellule de prisonnier. Un seul détail suffira pour faire juger de son étendue ; nous avons pu nous y trouver jusqu'à vingt-cinq à table parfaitement à l'aise.

La mine joyeuse de Vallès et l'air expressif de ses convives étaient loin aussi de faire penser aux mélancolies de la captivité.

Mon entrée fut saluée par un hurrah et par un cri énergique de *Vive la République !* On but à ma santé, on me fit une place à la table, et Vallès,

le seul que je connusse, me présenta à ses convives.

La connaissance fut bientôt faite, particulièrement avec Passedouet et l'imprimeur Turfin, coupable d'avoir prêté ses presses à je ne sais quelle brochure réputée séditieuse.

La suite du dîner fut fort gaie ; on me fit raconter mes *lanterneries*, et Vallès nous régala de quelques anecdotes réalistes ou *naturalistes*, comme on dirait aujourd'hui, contées avec cette belle humeur qui faisait le fond de son caractère, et cette rude verdeur d'expressions qui fait le fond de son style.

Quelques mots prononcés par moi sur les théories de Ch. Fourier et sur les idées de Proudhon ayant suscité une objection de Passedouet, Vallès s'écria de sa retentissante voix de basse taille :

— Citoyen Passedouet, vous savez bien que ce n'est ici l'heure ni le lieu d'entamer la ques-

tion sociale. Réservons-la pour les promenades du matin dans la cour, pour les conférences et pour les études solitaires de l'après-midi. Que la gaité ne cesse point de présider à nos festins ! Néanmoins je suis bien aise de constater que le nouveau venu est initié à ces travaux et pourra nous aider à chercher la solution des grands problèmes sociaux, j'en prends acte, et je lui donne rendez-vous à demain matin, dans la cour, pour nous exposer ses principes. Aussi bien, voici l'heure du *bouclage* quotidien qui s'approche, l'empereur ne va pas tarder à paraître. Versons-lui son petit verre, et attention au cri d'ensemble ! »

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit, au moment même où l'horloge de la maison sonnait huit heures. Un gardien qui, par l'ampleur du nez et par l'épaisseur de ses moustaches terminées en pointes affilées, rappelait la sinistre figure de l'homme du 2 décembre, entra

armé d'une lanterne et d'un trousseau de clefs. Aussitôt qu'il parut toute la tablée poussa un formidable cri de *Vive la République !*

Vallès prit un petit verre d'eau-de-vie, le lui présenta, en lui disant :

— Allons, répétez en chœur avec nous : *Vive la République !*

Le gardien ne se fit pas prier pour prendre part au chœur et vida son petit verre.

Cette scène se répétait tous les soirs.

IV

Avec sa tête volumineuse, fourrée d'une planteuse forêt de cheveux prodigieusement noirs, son front saillant, son nez un peu tourmenté, ses yeux d'un noir de jais, passant tour à tour de l'expression la plus menaçante à la vivacité la

plus éclatante et la plus lumineuse, puis à la douceur la plus veloutée, avec son teint brun mat, ses lèvres charnues, ses pommettes énergiquement modelées, ses sourcils épais et mobiles, son cou robuste attaché solidement sur des épaules d'une carrure puissante, ses mains relativement petites et soigneusement entretenues, sa grosse voix d'une sonorité formidable, Vallès offrait un mélange de rudesse et de distinction natives.

Sous les allures rustiques qu'il jugeait devoir être appropriées au rôle de tribun qu'il ambitionnait, on sentait l'homme bien élevé, de même que sous ses prétentions d'iconoclaste littéraire, on devinait le lettré érudit et familier avec la forme classique qu'il répudiait, de même aussi, sous ses implacabilités de révolutionnaire politique, on sentait souvent percer l'homme bienveillant, accessible à tous les sentiments doux et tendres.

Il m'a semblé souvent, au milieu de nos discussions sur la fameuse *question sociale*, discussions dans lesquelles Vallès, exagérant les théories de Rousseau et les aspirations de Proudhon, aboutissait presque toujours, à force d'inexorable logique, à établir la nécessité de faire table rase de toutes les institutions, il m'a semblé, dis-je, que le révolté, l'insoumis, comme il se qualifiait lui-même, était obligé de se battre les flancs pour affermir sa conviction, et que ce qu'il prisait le plus dans la théorie de ce système de bouleversement, c'était l'originalité de pose et la surprenante aiguëté de style qu'il comportait.

Aussi me suis-je parfois demandé si Vallès, à tout prendre, n'était pas un faux violent. Il y a des faux violents comme il y a des faux bons-hommes et des faux doucereux.

J'ai connu jadis, à *l'Artiste*, un jeune poète douceâtre qui dédiait de tendres petits sonnets

aux Cydalises des théâtricules de son temps, et apprenait aux forêts des Champs-Élysées à résonner des louanges des plantureuses Amaryllis chevauchant à l'ancien Hippodrome Arnault (barrière de l'Étoile), lesquelles, en raison de cette circonstance, il avait surnommées plus plaisamment que galamment, les *hippodromadiaries*.

C'était un homme amène et parlant d'un ton doux, comme l'huissier de Molière. En 1847, nul ne savait, pas même lui, s'il avait une opinion politique. Mais en 1848, il devint secrétaire d'un membre du comité de la rue de Poitiers ; il entra donc dans le camp des conservateurs qui se qualifiaient de modérés, et l'on se perdit de vue.

Je le retrouvai quelque temps après le coup d'État ; il arrivait d'Allemagne où il venait d'accomplir je ne sais quelle mission diplomatique.

— Eh bien ! me dit-il, après les premières politesses, j'espère que vous êtes revenu de vos admirations pour Charles Fourier et pour l'école phalanstérienne ?

— Pas le moins du monde.

— Mais alors, en 1848, qu'avez-vous fait ?

— J'ai été secrétaire de la rédaction du *Courrier français*.

— Un journal rouge ! Et vous l'avouez !

— Pourquoi pas ? Et vous, qu'avez-vous fait ?

— Moi, si j'avais été à Paris dans un moment d'émeute, en juin ou en décembre, et si je vous avais rencontré dans la rue, je vous aurais fusillé comme un ennemi public.

— Même désarmé ?

— Parfaitement, connaissant vos opinions.

— Allons répliquai-je, Fontan avait bien raison dire qu'il n'y avait pas de bête plus dangeuse que le mouton enragé.

— Vous n'êtes pas poli ; moi...;

— Vous, vous n'êtes pas honnête, quoique modéré.

Je ne sais ce qu'est devenu depuis ce faux doucereux. Je me suis souvenu de lui et de son amérité pateline toute de surface, parce qu'elle contrastait d'une façon frappante avec les violences et les rugosités voulues de ce féroce Vallès qui n'aurait pas vu, sans émotion, saigner un poulet.

Non par pusillanimité, j'en suis convaincu ; mais j'ai toujours cru que cet homme aux dehors farouches aurait été aussi avare du sang d'autrui que prodigue du sien, le cas échéant.

V

Quoiqu'il en soit du caractère réel de Vallès, il fut pour tous les hôtes politiques de Sainte Pélagie durant ce mois de décembre 1868, le

plus cordial et le plus charmant compagnon ; toujours en belle humeur, prévenant, affable et souriant pour tous, surtout pour les plus pauvres d'entre nous, il était la gaité, l'éclat de rire de la prison ; il invitait à s'asseoir à la table frugale mais relativement luxueuse qui se dressait deux fois par jour dans sa chambre, les prisonniers à qui leur pauvreté ne permettait pas de contribuer à en faire les modestes frais ; ils apportaient leur ordinaire de vivres frais fournis par l'Etat, et ils prenaient part non-seulement aux déjeuners et aux dîners de tous les jours, mais encore aux repas d'extra qui se donnaient de temps à autre en l'honneur d'invités extérieurs.

Nous recevions en effet de nombreux visiteurs, amis politiques ou littéraires, parents, curieux, qui payaient leur écot en nous apportant des pâtés, des jambons, des volailles, des vins d'extra. Par deux fois, un légitimiste ardent et con-

vaincu, ami chaleureux et dévoué de Vallès yint nous demander à déjeuner, escorté de bouteilles de vin de Champagne et de vin du Rhin; une fois, Cavalier, le fameux *Pipe en bois* nous apporta sous son grand manteau de polytechnicien deux paires de fleurets; — Vallès avait manifesté la fantaisie de faire des armes! — Fleurets et gants sont restés là huit jours, et je crois, qu'il n'a jamais été fait une seule passe.

Bien que nous nous fussions fait une loi d'exclure la politique de nos déjeuners d'invités, il était presque toujours impossible, en raison des caractères et des passions de la plupart des convives, de les retenir dans les limites de la conversation enjouée dont nous cherchions à leur donner l'exemple.

Que de théories bizarres, insensées, se sont produites là entre le café et le cigare, débitées dans les termes les plus baroques par les enfants

terribles de la démocratie que nous avions pour compagnons de chaîne ou pour visiteurs !

Je ne veux nommer personne : plusieurs sont morts ; quelques-uns rentrent en ce moment en France, après avoir cruellement expié l'erreur de leur imagination troublée ou de leur esprit dévoyé.

Tel ne voulait connaître d'autres législateurs que son fusil ; — tel autre affirmait que, sa vocation étant d'être peintre et poète, l'Etat devait lui fournir des moyens d'existence, faire imprimer toutes ses élucubrations poétiques et placer tous ses tableaux dans les musées ; — celui-ci voulait que le peuple se réunit tous les jours pendant quatre heures sur la place publique des villes et des villages pour discuter et délibérer sur les affaires publiques : — celui-là, tout en protestant de son amour pour la liberté de la presse, annonçait que, si jamais il arrivait au

pouvoir, quand des journaux contrarieraient et gêneraient son gouvernement républicain et libéral, il ferait saisir les registres d'abonnement et déporterait non-seulement les rédacteurs, administrateurs et imprimeurs, mais encore les abonnés de ces journaux.

Un petit abbé, qui s'était fait arrêter et condamner pour avoir placardé nuitamment sur les murs de Paris des proclamations extravagantes écrites à la main, nous exposait journellement des théories néo-catholiques dans lesquelles le mysticisme le plus nébuleux se mêlait au réalisme, on pourrait dire au *naturalisme*, le plus plus brutal, le plus grossier.

Vallès, qui trouvait presque toujours un mot plaisant pour couper court à toutes les théories politiques, socialistes, religieuses, philosophiques, saisissait le moment où l'abbé était plongé en plein réalisme et s'écriait :

— A la bonne heure, cher abbé, vous voilà dans le vrai; ce qui prouve qu'en vous la bête est bien supérieure au prêtre; l'esprit vous tue; heureusement la chair vous vivifie; vous devriez vous faire musulman pour avoir un harem.

Tout le monde riait, et il restait désarçonné le pauvre abbé qui aurait été bien mieux placé à Charenton qu'à Sainte-Pélagie.

VI

Quand il avait ainsi interrompu par une facétie quelque exposé de doctrine plus ou moins abracadabrant, Vallès ne manquait jamais de rappeler qu'il se proposait d'étudier à fond la *question sociale* et se faisait fort de la résoudre avant d'avoir fini ses deux mois de prison.

Et il montrait, empilés sur des tablettes, plusieurs gros volumes : des collections reliées de la *Vraie République*, publiée en 1848, par Théophile Thoré, du journal *le Peuple* et de la *Voix du Peuple*, de Proudhon.

Comme Passedouet et moi nous lui avions parlé, avec enthousiasme, de l'admirable livre de Proudhon : *De la justice dans l'Eglise et dans la Révolution*, comme d'un document excellent pour préparer la solution de la question religieuse, il m'avait prié de me faire apporter mon exemplaire de ce livre alors très difficile à se procurer.

Je lui avais proposé aussi de lui faire apporter quelques volumes de Fourier. Mais il avait trouvé qu'il avait assez de livres sérieux à méditer.

En effet je crois que pendant mon séjour à Sainte-Pélagie il n'a pas lu cent pages du livre

de Proudhon. Il avouait volontiers que quand il se plongeait dans ces études spéculatives, la question littéraire venait l'empoigner au collet et l'arracher à la question sociale. Alors il prétendait qu'avant toutes choses, le plus urgent serait peut-être de détruire la littérature traditionnelle, cette littérature de *pion de lycée*, — aussi bien la romantique què la classique, parce qu'elle était devenue classique à force d'être acceptée, — pour créer une vraie littérature nouvelle, la littérature du peuple.

Et il partait de là pour prétendre qu'il avait des idées tout à fait neuves et personnelles là-dessus, qu'un beau jour il ferait, lui aussi, sa Préface de Cromwell et que, ce jour-là, il y aurait du bruit dans tout le Landernau littéraire.

C'est seulement aux promenades du matin, dans la grande cour qui sert de préau, marchant

entre Passedouet et moi, qu'il s'enflammait pour la fameuse *Question Sociale*. On abordait tous les problèmes, la Religion, l'Enseignement, la Famille, la Propriété, l'Intérêt de l'argent, le Libre-Echange, le Travail, l'Impôt sur le Capital, la Constitution de la Justice, etc., etc... Ces conférences se terminaient généralement par quelques boutades de Vallès qui nous traitait de bourgeois, de réactionnaires, de modérés, et finalement, — sa plus grosse invective, — de classiques politiques.

VII

Dès les premiers jours de mon incarcération, j'avais proposé au fondateur d'un nouveau journal, soi-disant libéral, de lui adresser deux ou trois fois par semaine une *Chronique de Sainte-Pélagie*.

Il me fut répondu qu'on était à peu près décidé à accepter, mais que, la veille, on avait été mandé au parquet et invité à la plus grande réserve; qu'en conséquence, on jugeait bon d'ajourner.

Je fis part de cette réponse à Vallès.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, un journal libéral vous refuse; eh bien, vous allez voir, je vais envoyer une dépêche à de Pène.

Quelques heures après, en effet, je voyais arriver dans la chambre de Vallès M. Henri de Pène, rédacteur en chef du journal *Paris*, et, en quelques minutes, on convenait que nous recevrions le jour même des feuilles de papier autopapique, et que nous les renverrions à la rédaction couvertes des élucubrations de tous ceux d'entre nous qui se sentirait capables d'ajuster quelques phrases.

Le lendemain, le *Journal de Sainte-Pélagie*,
8.

écrit en *fac simile* par les prisonniers politiques paraissait comme supplément du journal *Paris*, avec un certain retentissement.

Dès le troisième numéro, Vallès nous pria de lui laisser remplir à lui seul une page entière, en nous disant qu'il allait publier ainsi sa *Préface de Cromwell*, c'est-à-dire donner le signal d'une littérature nouvelle, d'un art nouveau et en formuler le programme.

— Il sera curieux, disait-il, que cette Déclaration des Droits de la Littérature et de l'Art populaires soit datée de Sainte-Pélagie !

Cette page devait paraître dans le sixième numéro ; hélas ! le *Journal de Sainte-Pélagie* n'en eut que quatre. On le fit supprimer.

VIII

Quelques jours après sa sortie de prison, Vallès vint me voir et me parler de la situation pécuniaire que lui avait faite son séjour à l'hôtel de la rue de la Clef.

Il ne s'agissait plus de la Question Sociale. Il s'agissait de la question d'argent.

— Je songe toujours, me dit-il, à ma fameuse Préface de Cromwell, qui est entièrement faite, dans ma tête. Je n'ai plus qu'à l'écrire, ce qui serait l'affaire de quelques heures. Elle servirait d'introduction à un volume composé d'articles de *La Rue* et de divers autres journaux qui répondent assez bien à cette donnée. Vous devriez me trouver un éditeur ; ce serait pour lui une

excellente affaire et les quelques centaines de francs qu'il me donnerait me tireraient d'embarras.

Je fis, sans succès, des démarches auprès de quelques libraires.

Bientôt le cas devint si pressant que je ne pus me dispenser de venir au secours de cet aimable compagnon de captivité, et je consentis à devenir, moi-même, son éditeur, aux termes d'un traité qui fut passé le 1^{er} mars 1869.

Voilà comment j'entrai en possession du droit d'imprimer un volume de Jules Vallès, dont j'obtins à grand'peine les éléments, ainsi qu'en témoignent les lettres autographes qu'on a pu lire en tête de ce livre.

Mais, la Préface, cette fameuse Préface ?

Elle est restée dans sa tête.

Toutes mes démarches, mes objurgations ver-

bales et épistolaires, de mars 1869 à mars 1871, n'ont pu l'en faire sortir.

Tantôt c'était le fameux livre, *La Bataille de Juin*, annoncé par cet excellent libraire républicain Le Chevalier, livre toujours commencé, jamais achevé, qui absorbait tous les instants de l'auteur des *Enfants du Peuple*, et l'empêchait de s'occuper de cette Préface dont il voulait faire un chef-d'œuvre.

Tantôt c'était, disait-il, la nécessité l'indispensable d'ajouter aux chapitres que je possédais déjà trois ou quatre chapitres excessivement forts, dans lesquels il démolirait très-certainement Homère, Virgile, Raphaël, Michel-Ange, Molière, tous ces dieux de la Littérature et de l'Art, et en même temps peut-être quelques autres dieux plus modernes ; (il réservait sans doute pour plus tard Dante, Shakespeare et lord Byron !)

Tantôt c'était la fondation d'un nouveau journal qu'il méditait ou qu'il effectuait.

Un jour ce fut sa candidature invraisemblable à la députation de Paris, en opposition avec Jules Simon, qu'il classait parmi les classiques politiques; ce jour-là dura plus d'un mois.

Ce fut aussi la question du titre; car ce livre si ballotté, qui, d'après le traité primitif, devait s'appeler *le Peuple monté*, fut successivement exposé à vingt dénominations différentes, suivant que l'auteur était entraîné par la passion politique ou se rabattait sur le rôle de chef d'une révolution littéraire. Ses lettres vous ont montré qu'il avait voulu l'intituler *la moderne*, c'est-à-dire le ton de l'art contemporain, puis *Les Enfants du peuple*, — le titre que j'ai gardé, — une autre fois ce fut *l'Art populaire*; dans un moment d'effervescence politique, il me proposa de le dénommer *la Sainte Canaille*, en rappelant les beaux vers d'Auguste Barbier:

*... La Sainte canaille,
Se ruant à l'immortalité !*

Peut-être est-ce en raison de ces hésitations entre la politique et l'esthétique, qui devaient nécessairement modifier l'allure de la Préface, que je n'ai pu obtenir le chef-d'œuvre promis.

C'est pourquoi, — le moment me paraissant venu, à l'occasion du mouvement littéraire dont Zola a donné le signal, de publier ces études de littérature et d'art réalistes et populaires, — je me suis permis de les compléter en m'inspirant de l'exemple de madame de Maintenon qui, lorsque le rôti manquait sur sa table, le remplaçait par quelques anecdotes de son cru, et réussissait ainsi à le faire oublier.

Aurai-je réussi à faire oublier non le rôti, mais le hors-d'œuvre de Vallès ?

J. L.



MAZAS



I

M A Z A S

Nous parlerons de la prison et point du prisonnier, non d'un coupable, mais d'un supplice.

Je connais Mazas.

Il y a de cela pas mal d'années, nous fûmes, quelques amis et moi, arrêtés. Ce n'était la faute de personne. Un pauvre garçon nous avait dénoncés comme complices de je ne sais quelle conspiration, et l'on nous conduisit en prison. Renseignements pris, le juge d'instruction reconnut que notre accusateur n'était qu'un fou.

Depuis le collége où nous avions été ses camarades et où nous nous mettions quelquefois à dix pour le maintenir dans ses accès, il était en proie à des attaques d'épilepsie et de délire; lui-même avoua sa folie : on nous relâcha. Mais nous avions passé là quelques semaines, et entendant parler ces jours-ci prison et prisonnier, il m'est revenu à la mémoire quelques-unes des sensations que j'éprouvai dans la cellule et entre les murs des promenoirs...

Les journées paraissaient longues !

À six heures, le matin, la cloche sonnait et nous réveillait en plein songe ! On rêvait toujours qu'on était mis en liberté et l'on se retrouvait entre les quatre murs blancs de plâtre !

Il ne fallait pas perdre de temps à se lamenter, il y avait le hamac à dépendre, le lit à faire.

Diable de lit ! Je ne savais pas m'y retrouver ; je ne pliais jamais les draps comme Salomon (le gardien de la troisième) voulait qu'ils fussent

pliés, et je ne roulais jamais le hamac assez serré ; je m'attirais, pour mon ménage, les reproches les plus humiliants et parfois les boursades les plus rudes.

Je ne me tirais à peu près bien que de mon balayage.

C'était encore le moment le plus agréable de la journée. On entendait le pas des auxiliaires, les cris des gardiens et les clic-clac des clés fermant et ouvrant les guichets. Tout fait événement dans ce silence. Quand on approchait de ma cellule, j'étais ému comme quand on attend une visite, et je me précipitais vers le génieux-crachoir que la main du gardien déposait sur ma tablette, comme on se jette dans les bras d'un ami.

Il y avait dans ce *génieux-crachoir*, espèce de petit cruchon en terre brune, du vin, et, par-dessus, une petite tranche de pain blanc : les *politiques* ont droit au pain et au vin.

Je buvais le vin avec délices ; j'y trempottais mon pain ; je faisais des mouillettes. Le temps se passait : je m'essuyais les lèvres, je secouais les miettes et je donnais un coup de balai.

Puis je débouchais le Bully et me jetais dans les pommades. Je n'ai jamais été si bien peigné ni si correctement cravaté qu'alors. Je cherchais la difficulté, toujours mécontent de ma raie, jamais satisfait de mon col. Il fallait aller jusqu'à neuf heures.

A ce moment-là, si je me souviens bien, on avait un but : poser sa gamelle sur le guichet et attendre qu'elle revint pleine de soupe.

Dès qu'elle avait reparu, on déjeunait : après le déjeuner, on avait à attendre jusqu'à trois heures pour avoir une émotion nouvelle, quoique déjà connue, celle de la gamelle replacée sur la tablette et repassée par le guichet.

Que faire ?

Lire ? — Mais c'est bon quinze jours, trois

semaines, un mois, et l'on s'en lasse ! On ne peut pas même écrire.

Citez-moi un détenu cellulaire qui ait accouché dans sa cellule d'une œuvre. On ne sait plus parler de la nature ou de l'homme dès qu'on est loin de l'une et de l'autre.

La pensée travaille encore, mais n'est plus féconde. On devient mulet dans la captivité.

Le cerveau, dans le vide, s'affaisse et s'ahurit ! et l'ennui arrive. l'ennui plus horrible que la douleur, l'ennui dans lequel on enfonce comme un naufragé dans la vase, en avalant toujours et en revomissant sans cesse sa boue épaisse et fade !

On lit encore, mais pour occuper les yeux ; on écrit, mais pour appliquer la main.

Heureux ceux qui restent désespérés ! le désespoir soutient, mais le désespoir même 'ny résiste pas et il aboutit à la folie, s'il ne se change en une résignation animale, dans la-

quelle la pensée se retire comme un chien va se coucher et ronfler dans un coin !

Le cachot du moyen âge, obscur, filtrant l'eau froide, plein de rats, était moins affreux ! On pouvait s'en échapper, au moins ; on arrivait à voir clair dans les ténèbres et l'on pouvait creuser sous les pierres, tâter les murs, tenter la fuite !

À Mazas, qui donc y pourrait songer ? Par un trou gros comme le petit doigt ; on peut voir, tous les quarts d'heure, à chaque instant, ce que le prisonnier fait dans les cellules, s'il dort, s'il boit, s'il rit, s'il pleure, et ce n'est pas un des moindres supplices que cette surveillance invisible et muette, qui ne vous quitte pas, ne vous lâche point et peut rattacher, par une ficelle, au règlement, vos enfantillages ou vos colères.

On devient enfant, on se fait volontiers gamin pour tuer le temps, égorger l'ennui dans cette loge !

Qui n'a pas compté et recompté, en mêlant les calculs, les briques du carreau ! Demandez aux plus graves s'ils n'ont pas joué à cloche-pied pour se distraire !

J'avais inventé de jouer aux noyaux ; je me trichais, je me gagnais, et quand j'étais las de m'être bien triché et bien gagné, je faisais passer les noyaux par l'œil de la tringle qui, servait à pousser ou à ouvrir ma fenêtre. Jolie occupation, n'est-ce pas, et bien profitable pour l'humanité ?

Il est vrai qu'on allait au promenoir. — Horrible promenoir ! Il me fit une terrible peur.

C'était le premier jour : j'entendis tout d'un coup comme un bruit de lanières et les gardiens qui criaient :

— Ohé, plus vite ! Gaston, la petite porte !

Prêtant l'oreille, je crus deviner qu'on faisait courir un prisonnier entre des gardiens qui le frappaient pour le punir ! Je jurai bien qu'on me

tuerait avant de me faire trotter ainsi comme un lâche. J'avais bêtement pris pour des bruits de fouet un bruit de pas : ma cellule était au bout de la galerie et les prisonniers piétinaient en descendant. Les gardiens les priaient de se presser : « Eh, Gaston, plus vite ! »

Cette familiarité est bien humiliante déjà, et je souffrais, chaque fois, à être obligé de courir sur un signe ou sous l'œil de M. Pezé, notre brigadier, comme un cheval que gourmande et fait valoir un maquignon !

Si dans ce promenoir, au moins, tout en imposant, si l'on veut, le silence, on laissait les prisonniers se voir, rien que se voir !

Mais non : on n'aperçoit jamais que le gardien qui tourne là-haut dans la tour de bois, et le gardien du bas qui passe en éraflant les barreaux avec sa clef.

Quelquefois — quand j'étais au 21 — je me trouvais en face d'une petite fontaine, dont

j'écoutais couler l'eau; il y avait autour quelques fleurs bleues et rouges, et un souffle de vent courbait des cimes d'herbes...

D'un autre coin, je voyais perdu dans la nue un belvédère où apparaissait quelquefois un homme en vareuse, une femme en cheveux; ils se seraient les mains et s'embrassaient...

J'avais, pour deux jours, le cœur gonflé; mais c'était si bon de pleurer un peu en pensant à celles qui vous souriaient toujours!

Quand il pleuvait, on s'asseyait en avant du promenoir sur une pierre, ou l'on collait son front contre les grilles de la cage, avec le regard morne des juments qui passent le cou par la fenêtre de l'écurie. Au bout d'une heure, il fallait remonter en courant, fermer la porte, rendre un numéro et revenir — toujours en courant — dans la cellule, entre les éternels murs blancs sur lesquels faisait tache l'affiche du règlement, où rien n'accrochait le regard et qu'aurait dé-

gradés une raie d'encre ou un coup d'ongle !

On avait de temps en temps une visite.

C'était l'inspecteur qui venait vous demander comment vous vous trouviez ; on répondait : très-bien ! par orgueil et par mépris. L'aumônier aussi entrait, vous consultait sur l'état de votre âme ; je l'écoutai dix minutes, le premier jour, et je le renvoyai à mon voisin, pauvre diable en culotte usée, pâle et poltron, que j'avais aperçu quelquefois quand, en allant au promenoir, je faisais mine de perdre ma pantoufle ou ma pipe ; je m'arrêtais et avais le temps de voir qui venait derrière moi. Près du parloir un jour, je lui avais dit : « Hé bien, voisin ! » Il avait tremblé de tous ses membres...

Le soir, il chantonnait, et le refrain de sa chanson m'arrivait comme une plainte.

Le dimanche, je lui faisais peur pendant la messe.

A ce moment, quand l'aumônier de Mazas

arrive avec le calice, on entend les clefs grincer dans les serrures, les gardiens entrebâillent les portes, logent le hoquet dans un autre cran ; c'est par cette fente large de quelques pouces qu'on regarde, si on en a envie, le prêtre qui officie : l'autel, planté au bout des galeries qui se réunissent là en cœur d'éventail, peut être entrevu des détenus qui sont dans les cellules rapprochées. Les autres ne voient rien, mais ils s'amusent peut-être plus ! Ils sont plus libres et ils en usent !

Du bout d'une galerie partait toujours les dimanches, au même moment, un cri accentué à la Hiroux :

— *Ohé Léon !*

Les gardiens ôtaient leurs souliers et se faufilaient, tendant l'orteil, prêtant l'oreille : ils ouvraient brusquement nos cellules. Jamais ils ne surprirent le coupable, au cri duquel répondait quelquefois un petit chant de merle.

Moi, moutard, enhardi par son exemple et son impunité, j'apostrophais mon voisin par la fente. Je lui criais :

— J'ai mis de la poudre ; nous allons sauter !

Je l'entendais qui disait : Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

C'était décidément le bon jour !

Une fois, tandis qu'on chantait l'*O salutaris*, je vis une main s'allonger par l'entre-bâillement de la porte, en face de moi ; au bout de la main, était certaine marseillaise que j'avais vue culotter par un ami. Il était donc arrêté comme nous. Je fis un *hum broum !* en basse, qui lui indiqua que j'avais vu. En une seconde, et sans nous voir ni rien nous dire, nous nous étions reconnus.

Mais la solitude n'en était pas moins lourde ; presque tous au secret, nous ne primes qu'une ou deux fois le chemin du parloir. On y voyait un parent ou un ami, quelques minutes, à tra-

vers des grilles, encaqués comme dans une voiture de condamnés !

Tel est Mazas, où vont même ceux qui ont été entraînés par leur enthousiasme ou leurs convictions : je n'y enverrai jamais, jamais, un adversaire, et jamais même un ennemi.

C'est dans ce paradis qu'on reste, en attendant que le tribunal vous réclame : quelquefois on y passe sept mois, dix mois, un an !

Au bout de six mois seulement, le visage a déjà pris un air d'effarement qui fait qu'on reconnaît tout de suite, dans un tas, ceux qui reviennent de Mazas !

Et je ne fais le procès de personne : ce n'est point l'œuvre des gouvernements, c'est celle des philanthropes. En Amérique, on y enferme, tout vivants, des gens pendant dix ans ! Dix ans, dix siècles !

15 juin 1867.



HERNANI



II

HERNANI

Je m'étais posté au café même du théâtre, où le patron m'avait donné la meilleure place : il me voyait venir autrefois avec Gustave Planche, au temps où le pauvre homme commençait à souffrir du mal qui devait l'emporter et où je soutenais sur mon bras de vingt ans sa vieillesse précoce. J'aperçus, à deux tables plus loin, Toussenel qui venait aussi et qui est resté un habitué : ce bon Toussenel, toujours simple et modeste, en tenue d'officier retraité, chapeau de

feutre mou, redingote boutonnée, moustache et barbiche blanches. Nous causâmes une minute du passé, mais une minute seulement; il était sept heures et l'on allait jouer *Hernani*.

Toussenel n'avait pas de place, quelques autres assez célèbres non plus, mais un tas de petits jeunes gens inconnus serraient dans leur main, humide de fièvre, un billet d'orchestre ou de parterre, un amphithéâtre ou un strapontin qu'avait donné Vacquerie! Ils avaient promis d'applaudir, et la salle, ce soir-là, devait appartenir aux admirateurs, point au public.

Pipe-en-Bois lui-même était là, qui m'avoua être venu, non en gaulois, mais en romain: Pipe-en-Bois passé à l'ennemi! Il représentait hier le scepticisme, sauvegarde des républiques, aujourd'hui il chauffait l'enthousiasme, fils des respects aveugles! Lui aussi: *Tu quoque fili!*

Je sortis, je souffrais à voir qu'il n'y aurait

absolument que des perroquets et pas un merle sur le chemin du triomphateur.

On criaît vers la rue Saint-Honoré : c'était le grand Dumas qui arrivait, appuyé sur sa fille. Janin passa, crevant d'obésité, gonflé de joie ; les dames, en burnous blanc ou châle rouge, s'échappaient des fiacres, descendaient des calèches, avec des airs de figurantes, des couronnes de muses. Tout d'un coup quelqu'un dit :

« Voici les poètes ! »

J'aperçus quatre ou cinq garçons berchus, blasfards, étiques, allant deux à deux, comme des distiques de la décadence, et dont la gravité me fit peur !

Je m'attendais au foulard tulipe, au gilet cerise, au frac vert, au chapeau pointu ! N'était-ce point l'uniforme des hugolâtres à la première de *Hernani* ? Avaient-ils au moins dans leurs poches, des cervelas, pistolets de cochon, qu'ils tireraient pendant les entr'actes ? Hélas ! non !

— En queues de morue et cravates blanches, ils rappelaient le second invité dans les pièces de l'Odéon ; ils arrivaient, en omnibus, d'une petite crémerie de la rue de Seine où, pendant huit jours, ils s'étaient jetés mutuellement dans les bras les uns des autres, la figure suante d'émotion et barbouillée de jaune d'œuf, en criant : « Hugo est Dieu ! — n'est-ce pas Coppée ? — et Banville est son prophète ! » — Passe-moi le cognac, Glatigny !

Des poitrines de poulet, des mollets de coq !
— On dit que ceux de 1830 agitaient des têtes de lion sur des coussins d'athlète ; avec cela des appétits à manger un veau, des poings à tuer un bœuf !

C'est donc que le romantisme a vieilli ou que, bourré de mauvaise graisse, il a fait des fils rachitiques.

N'importe, tout maigres qu'ils fussent, ils

tenaient de la place, et j'eus de la peine, moi réaliste, à me caser. J'y parvins pourtant.

La salle était pleine du parterre au paradis ; il y avait là toute la grande critique et la Grande Bohème, les Lousteaux de petit journal et les d'Estrigauds de bouibouis, Desgenais à côté de Pet-de-Loup, et Giboyer près du marquis de Carabas.

On frappa les trois coups.

• • • • • • • • • • • • • • •

Pendant quatre heures, les bravos ont éclaté retentissants et frénétiques, et tous nous avons crevé nos gants pour applaudir, chaque fois que passait un vers qui semblait être un écho de nos douleurs ou de nos espérances ! — Le bruit a été grand, le succès a paru immense.

Mais maintenant, maintenant que le lustre est éteint, que nous avons entendu battre tout haut

le cœur de la foule et que nous savons bien ce qu'elle aime et ce qu'elle hait, faut-il laisser croire que l'honneur du triomphe revient au poète tout seul, et qu'il a soulevé l'enthousiasme rien qu'avec le levier de son génie ?

Ce serait être ingrat envers la foule et bêtement flatteur pour le poète.

Puis c'est pour n'avoir pas été avertis en face et parce qu'on n'y a pas mis assez de froideur ou de franchise, que des hommes se sont crus grands, trop grands, et il y a eu des malentendus qui ont amené des malheurs publics : on me comprend.

Jugeons donc froidement les choses, et voyons d'un coup d'œil ce que vaut *Hernani* !

Il y a de grands vers sans doute, mais pas une situation juste et puissante, et surtout rien, rien qui ressemble de près ou de loin à une œuvre de liberté ou de combat ! Quoi ! c'est de ce mé-

lodrame qu'on a dit qu'il fut le point de départ d'une révolution !

En quoi, pourquoi ? — Parce qu'au lieu de singer Eschyle, M. Victor Hugo imita Lope de Vega ou Shakespeare ? Parce qu'il rompit avec les trois unités, cette vieillerie classique qui allait, comme feuille pourrie, se mêler au fumier des règles mortes ? Parce qu'au lieu de faire marcher le vers comme marche un soldat, l'œil à quinze pas, et le petit doigt sur la couture du pantalon, il cassa l'os à la césure et inventa l'enjambement ?

Mais tout cela est misérable, et l'on serait grand homme à trop bon marché, s'il suffisait de ces bêtises, maintenant, pour enlever une popularité !

La pièce a peut-être une âme : Non.

Un roi qui *court*, pérore et pardonne ; un bandit qui se moque du peuple comme de Colin-

Tampon, s'amende pour rien, se vend pour un ruban, qui porte derrière son dos, comme une excroissance, un cor au son duquel on l'appelle et on le tue, ainsi qu'un chevreau savant ; des conjurés qui ont l'air de conspirer dans les caves de l'hôtel Rambouillet ou de sentimentaliser dans un souterrain de Ducray-Duminil...

Voilà le drame ! Il n'y a point là de quoi faire tourner les têtes ni déranger les sergents de ville ! Le boulevard du Temple en a vu bien d'autres.

Et là, au moins, la pièce ne se jouait pas entre empereurs et papes, féodaux et bandits : ce n'était pas l'invraisemblance du roman avec le pédantisme insolent de l'histoire !

Comment ! on se fait depuis vingt ans ruiner, emprisonner, tuer, par haine du passé, et ce passé, vous nous le ramenez insolent et bavard par la main ! il avance sur le théâtre dans les

bottes d'un empereur ou dans la mule d'un pape ; et il se trouve des critiques pour applaudir à ce méli-mélo de pape et d'empereur comme à la résurrection d'une liberté !

Que le Chargé d'affaires et les parents de M. Hugo applaudissent ! c'est bien : ils sont éblouis ou payés. Mais nous serions, nous, leur complice ou leur dupe ! Vous voulez nous faire prendre vos flambeaux de palais et vos lampes d'autel pour les lanternes d'une révolution !

O misère ! profaner ce grand mot ! quand sous cette enseigne déchirée par les balles, nos pères, nos amis et nos frères ont versé leur sang qui a coulé comme l'eau des fontaines, inondant de son flot tiède nos fronts, nos mains, quand la terre est humide encore, vous venez nous jeter à la face votre poison en fiole, votre rouge en pot, vos poignards en zinc, vos couronnes en carton, vos tiaras de papier, et nous dire : il y a là une révolution !

Non : et ne nous y trompons pas ! ne confondons pas faiseur d'antithèses et meneur de peuples, peintre et tribun !

M. Victor Hugo n'est qu'un superbe monstre.

Il est venu au monde, la tête et la poitrine vides, sans cerveau ni cœur ; mais, comme ce Memnon dont il parle, il chante dès qu'un rayon le touche, rayon de soleil ou de gloire, feu d'église ou éclair d'épée, flamme qui jaillit de la couronne d'un roi ou du fusil d'un émeutier !

Il fut le Memnon de beaucoup de gens et de bien des choses : de Napoléon I^{er}, de Charles X, de Louis-Philippe, le sous-Memnon du Président, et le voilà redevenu le Memnon en chef de la liberté !

Qu'il soit cela : une statue creuse que quelques-uns planteront comme le dieu de la défaite, où l'on accrochera des *ex-voto* et sur laquelle on frappera, comme les paysans sur les

casseroles, pour rappeler ou maudire les abeilles !
Cela, et rien de plus !

Il espère davantage et on veut mieux pour lui ; je le sais, et c'est bien pourquoi j'écris qu'il n'est qu'un prétexte et qu'on ne doit pas se tromper sur le triomphe qu'on lui a fait.

Fils d'une mère catholique, M. Hugo a dans le sang l'amour des tiaras et des diadèmes, comme un nègre a l'amour du clinquant et des verroteries, il aime les pèlerins, les moines, découpe dans l'air des cathédrales, et je parie qu'il croit aux revenants !

Fils d'un père soldat, il a chanté la guerre, la guerre horrible, d'où les tyrans sortent éperonnés, bottés, en criant : la Patrie, c'est moi !

Ses souffrances, qu'il a de quoi consoler, ne me font pas lui pardonner celles qui n'ont ni consolation, ni remède. Il est pour moitié, avec un autre poète, Béranger, dans notre malheur !

Je préfère sans doute son exil là-bas, aux funérailles de l'autre, entre des haies de sergents de ville qui saluaient. Mais n'oublions rien ; et n'écrivons pas que *Hernani* est un chef-d'œuvre, — ce qui serait une sottise, — ni que M. Victor Hugo est un révolutionnaire ! — ce qui serait un mensonge et un danger !

29 juin 1867.

LES ALLUSIONISTES



III

LES ALLUSIONISTES

Souvent ils sont, ces allusionistes, si habiles à cacher leur griffe, qu'on ne la voit pas, on sourit de confiance. On applaudit l'intention, mieux, certes, qu'on ne saisit l'idée et qu'on ne voit porter les coups.

Encore, pour quelques-uns, a-t-on besoin de réfléchir avant de crier : bravo ! Car ils représentent des querelles de famille à famille et une espèce de vendetta corse, rien de plus ; enfants terribles d'une école, si frères d'un vieux parti.

C'est tout au plus une revanche d'espiègle, le pied de nez d'un mécontent. Leur giberne n'est qu'un étui dans lequel il a, le malheureux allusionniste, quoi donc ? un quarteron d'épingles !

Un peuple s'amuse de ces jeux-là pendant un moment, et il en souffre après pendant des quarts de siècle. Il arrive qu'une *manière* devient un genre, et ce qui était un outil d'occasion passe pour l'emblème d'un temps ou le fétichisme d'une génération.

Ne serons-nous donc jamais débarrassés de ces gens qui ne marchent qu'escortés de précautions rhétoriciennes ; qui, sous prétexte de viser sans être vus, ne se tiennent point debout, mais prennent toujours des poses d'accroupis ?

Ce qui était tout au plus le moyen est devenu le but. On s'arrête à raffiner sa phrase, comme un soldat qui s'amuserait à sculpter avec un canif la crosse de son fusil. Seulement, au lieu

de l'arrondir, cette phrase, on l'affile, on la taille si menu même que la pointe casse comme un crayon trop fin; non qu'on veuille aiguiser le style! On essaie de glisser le trait *malin*, quel trait! un pois de sarbacane, la boulette du petit Galuchet!

Ils prétendent que leur article ainsi fait porte dans ses flancs la révolte, la guerre. Ils disent que cette queue de période, la coquine, est soufrée comme une mèche de canon, et qu'il y a pour quatre explosions dans le ventre de cet adjectif.

Nous en revenons à l'*Emilie* de Desmouliers, aux *Lettres Persanes* de Montesquieu!

La mythologie relève la tête, l'allégorie bat des ailes; il n'est pas jusqu'à l'apologue, ce petit vieux, qui n'arrive, la canne à la main.

On voit sortir de dessous terre des figures de l'autre monde, des habitudes littéraires d'un

autre âge; on cite les anciens, on fait parler les bêtes : on enrégimente les revenants !

On pille le *Bottin* des Grecs : les gens s'appellent Archylias, Omicron, Poluflosboyaux !

Où allons-nous ? — Qu'on appelle donc un chat un chat, morbleu !

Qu'ils se taisent aussi, les geigneurs et les faux martyrs !

Vous en avez connu de ces gens qui se sont fait de leur impuissance un piédestal, et parlent du haut de leur silence comme Démosthène du haut de la tribune.

A la façon du sourd-muet qui se contente de montrer en grognant sa gorge, ils montrent leur tête endolorie coiffée de la couronne de l'exilé ou du proscrit !

Ils se drapent dans leur mutisme comme un Romain dans son manteau.

Quand, poussés à bout, vous leur demandez, puisqu'ils refusent de parler, pourquoi ils n'écrivent pas, ils répondent :

« Vous voulez donc que je laisse mutiler ma pensée ! »

On s'en va tout penaud, et un peu honteux.

Au coin d'une rue, on tombe dans les bras d'un autre.

Il porte des paperasses sous l'aisselle. C'est pour aller mendier dans les maisons.

Il consent à écrire, celui-là, au risque que l'on mutilé sa pensée. Mais, dit-il, sa signature fait peur... Est menacé de ruine ou de mort quiconque donnera à sa prose l'hospitalité.

Comment sortir de là !

Le Journal lui est fermé.—Reste le Livre. Ah !

Il cherche un sujet, un titre, prend un porte-monnaie vide, et on le voit qui tire la sonnette à la porte de tous les bien pensants.

Il grimpe l'escalier, tourne le bouton, salue jusqu'à terre, puis il montre son plan, comme les marins ou les mineurs aveugles montrent un moulin de carton, une église en papier. Il parle de construire un monument au fronton duquel on écrira un mot prestigieux et les noms et prénoms des souscripteurs. Et il demande pour la première pierre.

Beaucoup donnent.

Le malheur est que l'écrivain, dans son amour de l'humanité, mêle les nuances, confond les bourses, va dans tous les quartiers et accepte de toutes les mains.

Le livre paraît ou ne paraît pas.

S'il paraît, le matin même de la mise en vente, l'auteur fait une tournée chez les souscripteurs pour les prévenir qu'il n'y a rien dans son bouquin, mais rien : « Que voulez-vous, on ne peut rien dire ! »

Et il faut encore cracher cent sous pour le prochain volume.

Combien d'autres encore qui vivent ainsi sur le cadavre, étalant des plaies factices, les égratignant même, quand la croûte se forme, l'enlevant la nuit avec leurs ongles, pommadant de rouge leurs cicatrices, faisant passer leurs bras pour des moignons.

Il y a eu certes, bien des douleurs vraies, et les hasards de l'histoire en ont brisé plus d'un ! Mais combien se sont pelotonnés dans leur tristesse comme dans un fromage de Hollande, empruntant ou se grisant au nom du passé, grignottant les miettes tombées des gilets à la Robespierre, déshonorant le malheur en l'exploitant, et ridiculisant la défaite !

Drôles de libéraux encore, tous ces universitaires défroqués qui se sont réfugiés dans la métaphysique comme on se cache dans les caves :

espèces d'albinos qui prétendent voir clair dans les ténèbres et vengent la patrie souffrante en lisant dans des souterrains les œuvres, si spirituellement attrayantes d'ailleurs, d'Hegel et de Spinoza.

Ils disent qu'ils comprennent ; je n'en mettrais pas ma main au feu. Mais en dehors d'eux, bien sûr, personne ne comprend rien. On leur pardonne parco qu'ils assurent qu'ils sont des nôtres, et l'on a pour ces mystiques à lunettes le respect qu'ont les gamins d'Asie pour les deviches qui attendent que la petite femme bleue soit sortie du nombril.

Hors de jeu, tous ces gens qui sont encore des aristocrates à leur façon, allusionistes et métaphysiciens, se plaisant à nous écraser sous l'habileté de la phrase ou le respect de l'érudition ; ceux aussi qui nous jettent à la tête leurs malheurs, et font une religion de leur souffrance !

Il ne faut plus ricaner ou gémir, mais agir et surtout serrer de près la réalité; pour la peindre, ayons à notre service une langue franche et claire que tous pourront comprendre, les gens de la foule comme les petits conspirateurs d'écritoire.

Il ne s'agit pas d'écrire avec des mines de finassier, mais de parler clair et franc, en plein soleil!

13 Juillet 1867.



LÉONIDAS REQUIN



IV

LÉONIDAS REQUIN

Pauvre passé ! O monde antique ! Pour deux ou trois blocs superbes que tu nous a légués, combien nous as-tu imposé de pâles copies, d'orgueilleuses contrefaçons, de plagiats bêtes ! Et je m'attaque au modèle le plus beau, la *Vénus de Milo* ! — Oui.

Combien sont-ils, voyons, sous le ciel d'aujourd'hui, qui, si les Adolphe Johannes de l'es-

thétique ne les avertissaient d'admirer, tomberaient en extase devant cette déesse amputée, qui a, comme dit Dumas fils, la tête trop petite, le cou trop gros, les seins trop haut, et qui semble n'avoir point d'âme! Enfin, comment osez-vous parler d'harmonie, quand vous avez les yeux crevés par des moignons?

Faut-il s'arrêter devant ce tas de statues qui gèlent dans les corridors du Louvre, dont on a, à coups d'encensoir, achevé de casser le nez écaillé déjà; invalides en pierre, à qui l'on a mal soudé des doigts de pied ou des bouts d'épaule, qui ont l'air de mitrons en goguette ou de pompiers rêveurs, et vous donnent froid quand ils vous regardent de leur œil stupide et sans prunelles?

C'est là la beauté, dites-vous; mais nous ne la sentons point et ne la comprenons pas, cette beauté qui vous arrache à vous des grimaces d'admiration! Et si moi, Léonidas Requin, qui

ai eu dix ans d'affreux collége, qui suis bachelier de ci, bachelier de ça, je n'y comprends rien, qu'y comprendront ceux qui, ne s'étant pas usé le derrière sur des bancs, ne peuvent de bonne foi savoir quels furent le rôle et la vie de ces bonshommes en marbre ! Les initiés eux-mêmes s'ennuient et bâillent, quand, poussés par la pluie, ils rôdent à travers les épaves du monde antique ! Comment, encore une fois, comment ceux qui ignorent ce qu'étaient ces gens peuvent-ils s'y intéresser ! Ajoutez à cela qu'ils avaient, ces anciens, la manie de la sérénité. « Divins » par ci, « sereins » par là ! Mais nous qui avons vu crouler tant de cultes et avons traversé tant d'orages, nous ne pouvons être si enthousiastes pour ceux qui ne sont ni incrédules ni passionnés.

Quel bonheur qu'on n'ait retrouvé que des statues et qu'on n'ait pu remettre la main sur les raisins de Zeuxis ou le chien d'Apelles ! On

aurait laissé pourrir les grappes dans les vignes pour calquer les grains sur la toile, et depuis trois mille ans on referait toujours le même chien, écumant et enragé, à coups d'éponges !

Ces tableaux de Zeuxis et d'Apelles ont été perdus. Est-ce que l'art des peintres est mort ? Cela a-t-il empêché qu'il y eût Raphaël, Murillo, Rubens ? Et ne vaudrait-il pas mieux cacher, déchirer, détruire les toiles de Rubens, de Raphaël et de Murillo, plutôt que de sentir peser sur la liberté de l'art futur le poids écrasant de leur gloire et de leur génie !

Nous sommes en bonne voie, cependant !

Ce n'est pas seulement le monde païen, c'est la mythologie chrétienne qui s'écroule ? La chaîne, en effet, ne peut pas être rivée plutôt à un clou du Calvaire qu'à un anneau de l'Acropole ! L'Olympe n'est plus guère qu'un prétexte à nudités dans les salles à manger des grands hôtels ! Quant au Paradis, on ne le peint plus

que sur commande. C'en est fait de tout cela bientôt !

Ce ne sont pas seulement les dieux, les saints, que chasse des ateliers même des peintres la révolution rieuse ou impie ! Les héros aussi auront disparu de la légende, ces héros qui symbolisent et personnifient la brutalité triomphante !

On n'a représenté jusqu'ici la guerre qu'avec les couleurs glorieuses qu'éaltaient dans leurs épopees les artistes primitifs, gens des temps héroïques, bardes, statuaires, peintres ! Il s'agit de la peindre telle qu'elle est maintenant sous le soleil qui éclaire la Chine ou la Russie. Le canon peut gronder demain au bord des fleuves, faucher les hommes aux frontières, vomir la mort ! Il y aura plus de cadavres dans les plaines que de coquelicots dans les blés, et autour d'un foulard de couleur le sang coulera par torrents ! Eh bien je ne demande, pour la faire maudire,

cette idole qui vit de la mort, je ne demande aux artistes contemporains que de la franchise ! Qu'ils ne s'inspirent pas de la légende et de l'école, et ne se jettent pas à travers l'horreur des mensonges de la poésie et des rayons faux de la gloire ! Actualistes impitoyables, qu'ils nous montrent les combats tels qu'ils sont : insensés, horribles ! qu'ils nous montrent les hôpitaux pleins, les foyers déserts, la patrie vide, le typhus ici, la disette là, la désolation, la ruine !

Je ne leur demande pas de sacrifier rien de leur pensée ou de leur passion ! Mais, revenant au point de départ, je dis que peindre vrai, c'est assurer toujours et quand même le triomphe de la vérité. N'allez pas pommader les fleurs, auréoliser les crânes, décrotter les batailles ! Ne charbonnez pas la mine d'un despote, n'illuminiez pas le front d'un vaincu ! Faites ressembler les arbres et les hommes ! Il suffira de sentir ici l'odeur froide de l'eau, là le parfum tiède

des foins, pour aimer les prairies et les rivières ; et à contempler les luttes horribles ou les pauvretés lamentables, on sera pris de haine pour ceux qui oppriment et de pitié pour ceux qui souffrent ! Vous n'êtes ni le ministère public ni la défense : vous êtes des témoins ! — La vérité, toute la vérité, rien que la vérité !

Si l'on me dit que la tradition aussi est une vérité, je répondrai que sans accepter son fardeau, je suis sûr de retrouver ses traces ! Nous résumons en nous, nous venus les derniers, toutes les passions et toutes les pensées de nos pères ! Le siècle dans lequel on vit est toujours le plus grand, parce qu'il a bénéficié de tout ce que les autres ont éprouvé, conquis, souffert ! Votre légende, pourquoi la prêchez-vous ? Les visages et les cœurs d'aujourd'hui la racontent, il suffit de déchiffrer ces visages et de fouiller ces cœurs !

Telles sont les pensées qui me viennent chaque

fois que je me trouve en face de ces prix d'Académie ! chaque fois que l'art moderne me montre non des hommes mais des héros !

Allez voir à l'Ecole des Beaux-Arts, ces gens sans caleçons et en casque !

17 août 1867.

L'ART POPULAIRE

fois une injure à l'ignorance de la foule et au caractère de l'artiste.

On rabâche de tous côtés les mots d'égalité et d'indépendance ; mais ceux-là même qui les prononcent ne savent être ni simples ni justes. Ils veulent toujours avoir l'air de parler d'en haut et se placent, pour enseigner le peuple, au-dessus et non au milieu des foules. Tandis que lui, ce pauvre peuple, a donné pour la conquête de la liberté, aux heures d'égarement, tout ce qu'il pouvait donner, trois mois de misère et des pintes de sang ; les gentilshommes de l'esprit n'ont rien donné, rien ; et c'est pitié de voir combien dans l'esprit et l'œuvre des littérateurs et des artistes qui furent les contemporains de ces luttes mémorables, sont gravées profondes les marques de la vanité stérile ou de la timidité coupable !

Les uns léchent les pieds des grands ; ils veu-

lent des médailles par-ci, un prix par-là, une croix pour finir ; ils auront rempli leur carrière, lorsqu'à force de courtisanerie ou de banalité, à l'ancienneté ou à la faveur, ils auront commandes aux Beaux-Arts et fauteuil à l'Institut.

D'autres sentent bien qu'ils ne sont que des écoliers ou des plagiaires, mais ils n'osent — par peur du ridicule... ou de la faim ! — rompre avec les habitudes de la confrérie, briser les moules pour ne pas paraître briser les vitres ; ils ne se sentent pas l'estomac assez bon ou la tête assez forte pour casser leur chaîne et vivre en loups !

Ils restent des collégiens, alors même qu'ils ont des barbes blanches ! Ils ont gardé le pli de l'éducation classique, et fiers à leur façon, ils se souviennent et veulent qu'on s'aperçoive qu'ils ont fait leurs classes et ont appris ce que les autres ne savent pas ! Ils ne sont pas les coureurs

d'antichambre, mais les galériens de la tradition.

Ils restent toute leur vie dans les régions de l'idéal convenu, disant, comme Bridoison : *la voorme*. Ils ont peur de s'encanailler !

C'est eux qui vivent la vie pauvre et partageront, un jour de danger, la mort héroïque de la sainte canaille !

Je dis cela pour tous, philosophes, romanciers, sculpteurs ou peintres !

Ce n'est partout qu'imitation, contrefaçon, plagiat, c'est-à-dire le contraire de la liberté. Ceux-là même qui ont du mérite et des convictions n'en font pas bénéficier l'humanité. Il ne leur sert pas plus d'avoir de la force et du cœur, qu'il ne sert à un cheval d'être rapide et généreux, si on l'enchaîne à un poteau autour duquel il tourne sans cesse, les yeux bandés. Ils n'ont pas, eux, les yeux bandés ; mais quand ils re-

muent la tête, c'est toujours pour regarder en arrière.

Mystagogues, mythologistes, oui, tous, presque tous ! Ceux qui s'appellent des libres penseurs, au lieu d'affirmer simplement la liberté humaine, discutent, sermonent et plantent autel contre autel ; s'ils nient un dogme, c'est pour en prêcher un autre. En tous cas, ils parlent une langue à laquelle le commun des mortels ne comprend rien, et qu'eux-mêmes ne comprennent pas toujours, j'en suis sûr ! Ils disent bien qu'ils y voient clair, mais le dindon de Florian le disait aussi.

Les lettres, les arts, la poésie, la peinture, la statuaire, rôdent encore à travers l'antiquité et le moyen âge, flanquées d'un peuple de monstres ! Il y a des dieux, des devins, des anges.

Sous prétexte qu'il exista un Olympe et un paradis, on dessine encore autour des fronts, à

l'encre ou à l'huile, des nimbes et des auréoles, on attache des ailes aux épaules de marbre ; on ne voit que saints et que héros, images de la foi et traces de la tradition. Le présent traîne le passé collé à ses flancs comme un cadavre dont le poids l'entraîne.

Il s'agit d'étudier la vie et non la mort, de regarder en avant et non en arrière ou en haut ! On veut lire dans les nuages et l'on va rouler dans le puits !

Je demande, moi, qu'on s'attache aux spectacles de la terre plutôt que d'essayer de voir clair au fond du ciel ; je préfère au romanesque de l'histoire interprétée ou de la foi ininterprétable les émotions franches et vraies de la réalité.

Il y a quelque part, dans le pays de Pascal, au flanc d'un mont d'Auvergne, une source dont j'entendais dire, quand j'étais enfant, que ceux qui en approchaient étaient changés en pierre.

Tout ce qu'on y baigne, nid d'oiseau, bouquet de feuilles, touffe de fleurs, perd sa fragilité. Pas un détail ne disparaît, pas une ligne ne s'efface, mais l'aspect et le mouvement sont saisis et restent fixés : ce qui devait durer un jour va durer des siècles.

Cette histoire de la fontaine qui pétrifie est à peu près l'histoire de ce qu'on nomme le génie.

L'humanité sanglotte et se débat, elle jette au ciel ses cris de malédiction ou de joie, de doute ou d'espérance ! Le commun des hommes subit passivement les lois fatales de la passion ou du hasard ; beaucoup sont à peine émus ; chez la plupart, la sensation dure un moment et fuit irréfléchie et folle comme un éclair ; si elle survit à l'accident et laisse une trace dans l'âme, il n'est point dit que le patient saura jamais raconter cette histoire et fera bénéficier le monde de son bonheur ou de ses souffrances.

Lui, l'artiste, au contraire, il ne se contente pas d'être ému ; son âme, comme l'eau de la source, retient et solidifie l'impression qui passe ; l'idée se moule, le sentiment prend corps. et il faudra un choc pour entamer l'œuvre à laquelle le génie, plus généreux que la source, aura laissé la vie en lui donnant l'immortalité.

Ainsi donc, être sensible jusqu'à l'excès à l'émotion qui vient, avoir déjà vu quand les autres regardent, entendu quand la foule écoute, et savoir garder frissonnant tout cet essaim de pensées et d'émotions pour leur donner un jour l'essor en plein soleil, voilà le rôle et le don du génie.

L'artiste frémit de toutes les joies, saigne de toutes les douleurs. Dans son œil se réfléchissent les beaux et les mauvais spectacles ; dans son cœur, profond comme le lit d'un fleuve, se heurtent en courant les passions humaines.

Mais plus heureux que d'autres, ce grand blessé,
il conserve, ardents ou tièdes, ses souvenirs,
qui, au vent de l'inspiration, s'échappent en
flammes claires dans un chef-d'œuvre.

31 août 1867.



CHARLES BAUDELAIRE



VI

CHARLES BAUDELAIRE

On me présenta à lui.

Il clignota de la paupière comme un pigeon,
se rengorgea et se pencha :

— Monsieur, dit-il, *quand j'avais la gale...*

Il prononça *gale* comme les incroyables
disaient *chaamant*, et il s'arrêta.

Il avait compté sur un effet et croyait le tenir
tout entier avec son début singulier.

Je lui répondis sans sourciller :

— Étes-vous guéri?

Il resta coi, ou mit tout au moins une minute à se remettre. Je regardai avec curiosité ce faux galeux et remarquai tout de suite qu'il avait une tête de comédien : la face rasée, rosâtre et bouffie, le nez gras et gros du bout, la lèvre minaudière et crispée, le regard tendu ; ses yeux, que Monselet définissait : « *deux gouttes de café noir*, » vous regardaient rarement en face ; il avait l'air de les chercher sur la table tandis qu'il parlait, dodelinant du buste et trainant la voix.

Il avait au cou une cravate de foulard rouge, sur laquelle retombait un énorme col de chemise à la Colin et était enfermé dans un grand paletot marron boutonné et flottant comme une soutane.

Il y avait en lui du prêtre, de la vieille femme et du cabotin. C'était surtout un cabotin.

Poëte, il ne l'était point de par le ciel, et il

avait dû se donner un mal affreux pour le devenir : Il eut une minute de gloire, un sièle d'agonie : aura-t-il dix ans d'*immortalité*?

A peine!

Ses admirateurs peuvent tout au plus espérer qu'un jour un curieux ou un raffiné logera ce fou dans un volume tiré à cent exemplaires, en compagnie de quelques excentriques crottés. Il ne mérite pas davantage : et combien sont tombés qui étaient plus dignes d'être embaumés dans les pages d'un Elzévir; ceux-là sont morts poitrinaires et non pas fous; ils n'ont point eu les préoccupations terribles et les angoisses mesquines qu'eut toute sa vie ce forçat lugubre de l'excentricité.

Né bourgeois, il a joué les Cabrions blasfards toute sa vie; il y laissa sa raison, c'était justice : on ne badine pas impunément et aussi effrontément qu'il le fit avec certaines lois fatales qu'il

ne faut pas subir lâchement, mais qu'il ne faut pas défier non plus; on ne surmène pas ainsi son corps et sa pensée, ou bien la nuit se fait dans le cerveau, le sang devient eau dans les veines et il ne reste d'un homme qu'un morceau de chair épaisse et fadasse comme un lot de viande soufflée qui tressaute et tremblotte dans l'insensibilité d'une agonie piteuse.

Ah! ne valait-il pas mieux vivre simplement d'un travail connu, simple mortel, plutôt que de courir après les rimes étranges et les titres funèbres ! Mauvais moment, d'ailleurs, celui-ci, pour les bibliques de sacristie ou de cabaret ! Époque rieuse et méfiaante, la nôtre et que n'arrête point longtemps le récit des cauchemars et le spectacle des extases. C'était déjà montrer qu'on n'avait pas le nez bien long qu'entreprendre pareille campagne à la date où Baudelaire la commença. Que Satan ait son âme !

Satan, c'était le diablotin, démodé, fini, qu'il s'était imposé la tâche de chanter, d'adorer et de bénir ! Pourquoi donc ? Pourquoi le diable plutôt que le bon Dieu ?

C'est que, voyez-vous, ce fanfaron d'immoralité, il était au fond un religiosâtre, point un sceptique ; il n'était pas un démolisseur, mais un croyant ; il n'était que le niam-niam d'un mysticisme bêtasse et triste, où les anges avaient des ailes de chauve-souris avec des faces de catin : voilà tout ce qu'il avait inventé pour nous étonner, ce *Jeune France* trop vieux, ce librepenseur gamin.

Il étonna fort peu, se tortura beaucoup et finalement joua un jeu de dupe, en menant une vie de victime ! Mauvais spéculateur ! Petit impie !

Il avait, cet impie-là, des sournoiseries de séminariste et le tempérament d'un clérical. Il avait tout juste l'audace du mauvais prêtre qui,

dévoré d'appétits cachés, tricherait avec sa conscience et tâcherait de satisfaire du même coup sa foi divine et sa curiosité malsaine. Il n'avait pas la santé d'un débauché et avait dans son enfer une petite porte masquée par où l'on pouvait remonter au ciel .

Était-il, par quelque côté au moins, un révolté ? Allons donc ! Rien qu'un égoïste qui travaillait péniblement sa gloire et qui ne souffrait pas mais jouissait des douleurs des autres, parce qu'elles pouvaient l'inspirer et aider sa muse menacée de stérilité à accoucher de quelque fœtus qu'il appelait l'embryon d'un monde. On le répéterait dans les cénacles, dans les cafés, et il n'en demandait pas davantage. Incapable d'émouvoir ceux qu'il n'avait pas préparés, il posait en aristocrate de la pensée qui s'exile avec ses fidèles dans le pays des idées hautes.

Croyait-il à son génie ? Je n'en suis point sûr,

pas plus que je ne suis sûr, -- tenez ! qu'il ait jamais mangé du hatchis ou bu de l'opium !

Existence douloureuse, âme désespérée, croyez-moi ! quand, seul avec lui-même, il se regardait et, se frappant le front ou le cœur, il entendait sa tête qui commençait à tinter fêlé et sa poitrine qui sonnait creux ; à ces moments-là, quand il fallait évoquer le cauchemar et tripoter l'horrible, la fatigue l'écrasait, le dégoût le prenait, peut-être même, pendant qu'il manipulait ses vers, la peur venait aussi ! Il arrivait à être possédé pour tout de bon !

En tous cas, il s'ennuyait à périr : N'en doutez pas !

Le travail console et fortifie ; il n'était point un paresseux : c'était le plus terrible des laboureux. — Mais encore faut-il que le travail profite : il ne faut pas se morfondre dans l'effort

inutile, et n'avoir pas seulement les douleurs de l'enfantement.

Baudelaire sentait uniquement son orgueil fermenter et s'aigrir, mais il avait les entrailles pauvres, et se tordait sans accoucher. Ah ! que ne s'était-il fait professeur de rhétorique ou marchand de scapulaires, ce didactique qui voulait singer les foudroyés, ce classique qui voulait épater Prudhomme, qui n'était, comme l'a dit Dusolier, qu'un Boileau hystérique, et s'en allait jouer les Dante par les cafés. Il n'était pas le poète d'un enfer terrible, mais le damné d'un enfer burlesque. Instruit de son infécondité par les douleurs secrètes de ses nuits solitaires, il essaya de faire croire, à force d'esprit, à son génie, et se dit qu'il pourrait paraître exceptionnel en semblant singulier.

Il se mit à traverser, lui aussi, Ravenne et voulut que les enfants se détournassent ; il n'y

eut pour le suivre dans les rues que les chiens qu'il agaçait exprès. Mais, dans les parlettes et les buvettes, ce qu'il avait espéré arriva. Il conquit une célébrité. S'il n'eût fait que des vers et point de farces, il eût été simplement le Siméon Pécontal de la pornographie, mais il grimaça et se disloqua. On parla de ses dislocations, on rit de ses grimaces ; il n'en faut pas plus pour intéresser ces journalistes qui sont las de banalité et avides d'inattendu, blasés que le monstre amuse. Baudelaire se fit monstre.

Tantôt, en 48, il sortait en blouse bleue avec un tuyau de poèle tout battant neuf sur la tête et des gants beurre frais aux mains, tantôt il se mettait en habit noir et chaussait des sabots crottés de fumier, pour qu'on criât à la chianlit.

Ce mois-ci, il était rasé et plâtré comme une fille ; l'autre mois, il avait la barbe énorme et les cheveux en brosse ; il ôtait, suivant les besoins,

des poils et ajoutait des touffes à la queue du chien d'Alcibiade.

Il entrait au Café anglais et disait : — Garçon, voulez-vous me donner un litre ? — Il avait pris cette habitude de demander du vin à toute heure. Peut-être ne l'aimait-il pas !

C'était pour entretenir la curiosité.

On sait son mot, tandis qu'il mordait dans des noix fraîches :

« On dirait qu'on mange de la cervelle de petit enfant. »

On en cite d'autres que je ne puis transcrire ; celui, par exemple, qu'il lança dans un dîner chez le sculpteur C..., pour s'excuser d'arriver trop tard.

Tout cela, hélas ! était non pas du gros et bon scepticisme, le feu de l'ironie française, la flamme de la gaieté gauloise, c'était de la sin-

gularité douloureuse et forcée, l'exhibition savante de phrases phénomènes !

Il combinait d'avance ses mots et ses gestes.

Un peintre de nos amis, qu'il avait invité à déjeuner, pressait sournoisement le genou à une femme aimée par lui.

Baudelaire s'en aperçut, se leva, alla au peintre et lui dit :

— Il faut, dit-il, que vous soyez bien lâche. C'est parce que vous savez que je suis poltron.

Puis il se rassit et continua de déjeuner.

Je le rencontrais un soir au Casino, et lui demandai ce que lui, poète, cherchait là.

— Je viens pour faire peur aux femmes !

Non qu'il posât pour la brutalité ; il jouait, au contraire, les précieux infâmes, il avait voulu moderniser l'infernalisme du Dante et scudérer l'ordure. Il tenait à paraître distingué ; il

l'était. Il aurait dû, dans la vie, se contenter de commander et de plaire aux blondes.

Mais ce corrompu était, vis-à-vis des femmes, timide, et, je le croirais volontiers, maladroit. Peut-être même sa corruption littéraire était-elle le fruit gâté de sa gaucherie ou de son incapacité physique !

Il se condamna à un rôle pour lequel il n'était pas fait, et qui l'écrasa !

Indifférent aux grands spectacles, et, par conséquent, impuissant à les peindre, ne ressentant pas d'impressions, se trouvant tout de suite ruiné, à peine il avait écrit deux pages; trop orgueilleux pour se contenter d'être talent classique, gloire officielle, il inventa, il crut inventer le *diablotinisme* et se figura avoir découvert Lacenaire et Lesbos.

Il but, ou fit croire qu'il buvait ce que ses contemporains n'osaient point boire, et dit ou fit

dire qu'il avait sur eux la supériorité de sensations inconnues par lui cherchées, définies et acquises. Il eut la chance de trouver Edgard Poë et de le traduire. Il eût dû n'être jamais qu'un traducteur, lui qui ne savait ni inventer ni voir, et qui, à court d'idées, à bout de ressources, pour conquérir au moins la réputation d'originalité, fourbuit son imagination et affola sa sensibilité.

Un de nos amis le vit, il y a quelques mois, dans la maison où il s'est éteint. Sa main gauche inerte et tordue pendait contre sa poitrine; avec la droite, quelquefois, il essayait de soulever les doigts non encore pourris, mais morts !

Il ne lui restait ouvert que le quart d'un œil dans cette tête qui retombait trop lourde sur l'épaule, et dans laquelle veillait, comme une lueur mourante, la mémoire.

Il ne pouvait articuler qu'un mot, comme un

enfant, mais ce mot, il le gémissait, le ricanait, et, avec des hoquets de colère ou de joie, il traduisait ses impressions suprêmes !

On lui montra une fleur :

Il lui fit risette avec son sourire de fou.

— *Cré nom ! cré nom !* roucoulait-il en balançant la tête, et comme ému par le parfum et par l'éclat.

Cré nom ! C'était tantôt un salut et tantôt un juron, suivant qu'on lui montrait une chose ou un nom qu'il avait aimés ou haïs.

Cré nom ! C'était peut-être aussi le grognement idiot du désespoir ! — Qui sait ?

Cela signifiait peut-être : — « Ah ! pourquoi ai-je, toute ma vie, été un comédien ! Je me suis rendu fou moi-même, je le sais et je ne puis le dire, et je le pourrais que peut-être, orgueilleux, je ne le dirais pas ! »

Ah ! je le plains, je vous jure ! oui, je le
plains !

Combien de morts déjà parmi ceux de son
âge ! Cette génération est donc maudite ? Il y a
à ces folies horribles et à ces morts précoces,
une raison historique, fatale. Quoi donc ? Mais
il faut se pencher plus avant dans l'abîme. Restons
aujourd'hui au cimetière, nous chercherons
un autre jour le secret de ces agonies.

7 septembre 1867.



CHERS PARENTS !



VII

CHERS PARENTS!

C'est le moment où vous discutez dans les familles, autour de la table et sur l'oreiller, avenir de vos enfants !

De tous ces moutards en tunique de collège et de ces garçons, frais bacheliers qui rôdent ces jours-ci à travers les rues, qu'allez-vous faire ?

C'est la rentrée demain dans les lycées, bientôt dans les écoles ; l'heure est décisive et le moment grave, plus grave qu'on ne pense ! J'en

ai tant connu de ces pauvres garçons qui ont mal fini parce qu'on les fit mal commencer! Ce n'était point leur faute, mais celle des hommes qui, chargés de diriger leurs premiers pas, les jetèrent tout petits dans le chemin qui conduit tout de suite à la souffrance et plus tard quelquefois à la honte.

Il y a des pères orgueilleux et dont l'orgueil pèse sur la vie des fils. Ces pères-là, qui sont aubergistes ou drapiers, veulent voir leur rejeton médecin ou avocat. C'est bien! mais encore faut-il que ces ambitieux, avant de lancer l'enfant dans cette voie, sachent à quoi ils s'engagent et à quels périls ils l'exposent.

Vous aimez les chiffres, faisons-en.

C'est, — si votre moutard a aujourd'hui douze ans, — c'est 50,000 francs au moins qu'il faudra dépenser pour lui, si vous voulez en faire un médecin ou un avocat. Le savez-vous?

Votre fils ne pourra pas, avant l'âge de vingt-

huit ans, gagner un sou. Il faudra, jusque-là, payer sa nourriture et son loyer, ses habits, ses bottes, ses examens, ses livres — sans qu'il y ait une minute d'hésitation, un instant d'arrêt ! Trois mois sans argent le feraient reculer de trois ans; six mois sans vivres le condamneraient, faute d'un miracle, à la Bohème, pour l'éternité.

— Cinquante mille francs, entendez-vous ! Les avez-vous ? Les garderez-vous ? Les donnerez-vous ?

Vous ne les avez pas ? Vous pouvez ne plus les avoir?... ou vous hésitez à les donner? — Ne rêvez pas alors pour Ernest ni le bonnet du docteur, ni la toge de l'avocat, ni même le diplôme de bachelier, et quand le proviseur vous prierà de choisir demain, éloignez-vous des classes de latin, éloignez-vous !

Votre fils vous reviendrait des humanités

ignorant comme une carpe, — heureux encore, s'il sait qu'il ne sait rien !

Convaincu de son incapacité et se demandant pourquoi on a dépensé tant d'argent pour qu'il s'ennuyât tant, il se mettra bravement à apprendre un métier, entrera dans un magasin ou un bureau, un atelier ou une boutique, à la caisse ou au rayon.

Si, par hasard, il sort avec la foi classique, la tête bourrée de mots baroques, parlant grec, citant les latins ; jugeant la vie, ce fort en thème, à travers ce qu'il sait de l'histoire des Euménides ou des Samnites, il ira, votre fils, se cogner à tous les angles durs et pointus de la réalité. Il éprouvera tous les désespoirs de l'impuissant, subira toutes les déconvenues qui frappent les incapables. Peut-être il gardera l'orgueil puant des cuistres ; il mourra, dans ce cas, régent à Pont-à-Mousson ; — à moins qu'il n'ait des protecteurs, des protectrices, ou encore du talent !

Mais de ce talent-là la graine pourrit et la fleur gèle dans les serres universitaires. Il n'y a qu'About et Weiss qui y aient résisté. Ne comptez donc pas sur sa cuistrerie même pour l'enrichir, et mettez-moi tout bonnement votre jeune homme aux classes de science ! Qu'il apprenne l'orthographe, le dessin, la mécanique, la physique ou la chimie : en sortant il pourra trouver une place, continuer un commerce, prendre un fonds, et vivre la vie honnête et saine de la bourgeoisie !

Vous préférez courir les chances ? — Ernest remplacera Rousseau et Charles a tout ce qu'il faut pour bien parler. Soit ; mais une fois la décision prise, c'est un devoir pour vous de ne pas laisser en route celui que vous aurez vous-même égaré, et il ne faut pas non plus que votre prudence maladroite gêne sa marche et tourne au détriment même de vos espérances !

C'est, hélas ! ce qui arrive bien souvent. Pour

avoir gâché quelque argent dans les festins des premières années, alors qu'ils chantaient « *Mon béret rouge !* » ou jouaient les Rollas dans les caboulots du quartier, ils se sont vus un jour abandonnés par leur famille. Il y a eu échange de lettres aigres, puis violentes : — peu à peu les cœurs se séparent, et entre le père et le fils un abîme se creuse ; les voisins le savent, la petite ville en jase. On offre à l'enfant de revenir ; il n'ose pas, parce qu'il arriverait déguenillé et que depuis longtemps on a dans le pays calomnié sa misère.

Il revient quelquefois — dix ans après, en sortant de Poissy, où il a fait trois ans sous un faux nom ; il arrive le soir comme un mendiant ou un assassin. — Il arrive aussi, pour mourir, les poumons brûlés par l'absinthe ou dévorés par la phthisie : le père, devant le lit d'agonie, maudit son orgueil et sa cruauté.

J'ai l'air de prendre la défense des fils pares-

seux ou rebelles. Non, mais j'ai éternellement pitié de ceux qui ont faim, surtout de ceux à qui je sais qu'on pourrait, sans se ruiner, envoyer du pain.

— J'ai peur que les parents ne croient pas qu'on jeûne et qu'on a froid ! Je me figure que s'ils y croyaient, ils feraient au moins, comme à des étrangers, la charité à leurs enfants !

— J'ai connu un pauvre et honnête garçon qui, ayant demandé à sa famille — riches gens de province — qu'elle lui ouvrit seulement un crédit chez le boulanger et lui assurât un grabat dans un grenier d'hôtel, reçut cette réponse.

Non.

Le fils les hait : « Je ne vous avais pas demandé à naître, dit-il, je vous demande de ne pas me laisser mourir ! »

Aussi, chers parents, regardez-y à quatre fois ! et si vous n'êtes point assez riches pour payer même les folies de vos fils, laissez vos fils

à Carpentras! S'ils ont du cœur au ventre,
quelque chose là, il viendront malgré vous, et
nous saluerons leur courage, à moins que nous
n'ayons à suivre leur enterrement. Paris dévore!
la fatalité les tuera, mais vous ne serez pas, au
moins, complices du crime! — Sur dix hommes
de trente ans qui meurent, cinq ont été poussés
au cimetière par la ladrerie ou l'orgueil des
pères! N'insultons pas toujours le **cadavre** des
fils!

6 octobre 1867,

ANTONY



VIII

ANTONY

Jaloux du mari ! — C'est qu'il a tous les droits, le droit de tuer, — ce qui n'est rien, — mais le droit aussi d'aimer et d'être aimé, le scélérat !

Elle vous arrivera du foyer conjugal, indolente et pâlie, avec des taches violettes sous les yeux, la paupière lasse, et vous croirez lire sur le satin de sa peau le triomphe insolent de l'époux !

On se trompe souvent, toujours peut-être :

elle est pâle parce qu'elle n'a pas dormi « en pensant à toi, » parce qu'elle a veillé sa mère, parce qu'elle est souffrante aussi. Mais le spectre charnu du mari se dresse toujours menaçant entre eux deux, et, l'infâme qu'elle est, elle ne fait rien pour vous consoler, elle veut que l'on souffre encore et qu'on doute toujours ; elle aiguillonne votre amour avec la pointe de ce poignard.

Ils sont allés à la campagne, l'autre dimanche, le mari et elle ; et elle vous raconte négligemment qu'il faisait bon, et que le chemin était désert et le bois touffu... il y avait dans l'air des parfums, des bruits, « tu sais, comme le jour où tu me menas à Viroflay. »

— Ce jour-là, on s'était, tout le long de la route, embrassé, égaré, embrassé encore et perdu de nouveau. Qui te dit que l'autre jour elle ne lui a pas jeté, comme à toi, des fleurs au visage, qu'il

n'a pas, ce mari, frôlé sa tête à ses cheveux, et dit à son oreille un mot qui l'a fait rougir !

Grisée par l'odeur des arbres, le sang brûlant sous sa peau fraîche, elle a laissé faire, la misérable ! Ils ont, à cette place, fait crier les feuilles, et n'as-tu pas vu un brin d'herbe collé encore à son corsage, quand tu as baisé son beau cou tout à l'heure ? Elle a osé avec lui, là-bas, les caresses que tu as ici inventées pour elle !

Peut-être, ce matin, quand elle laçait ses bottines, la jambe repliée sur l'autre genou où au-dessus du bas brillait la chair, peut-être le mari a-t-il parlé de lune de miel ! On a tiré le rideau, fermé la porte ! Ou bien, quand elle était habillée déjà, et qu'elle jetait son châle sur ses épaules mal cachées sous un brouillard de tulle, il s'est aperçu, l'imbécile, que le buste était beau, la taille frêle... et la main du maître a dégrafé la robe qui vient de tomber à tes pieds d'amoureux !

Tu n'oses en parler, et si tu essaies, elle te scelle les lèvres à petits coups, du bout de ses doigts roses, en t'appelant « grand fou. » Tais-toi, fait-elle, despotique et mutine. Tu te tais et tu oublies ; tu oublies ce soir-là, et tu oublies encore le lendemain ; rassasié de caresses, tu en as pour tout un jour à vivre sans la fièvre et l'angoisse ; puis le désir revient, la jalousie renait : un rien la rallume !

On t'a dit qu'ils avaient dansé ensemble l'autre soir, et que, le mari l'ayant embrassée à la fin de la valse, *Madame* ne s'était pas fâchée et avait souri !

— Si je la rouais de coups, te dis-tu, quand elle viendra demain !

Mais non ; les bleus marqueraient sur sa peau blanche, et il les verrait, lui. Tu as bien vu toi, une fois qu'il l'avait, non pas battue, mais embrassée ! et tu ne bougeas pas, tellement tu avais honte ; tu avais honte et tu avais peur aussi ! Tu

avais peur, lâche, qu'elle eût plus de courage ou de pudeur que toi, et qu'elle n'osât point ou ne voulût pas revenir. Tu fermeras les yeux ! Nous sommes tous aussi lâches, va !

Elle a, cette vie d'adultère, mille supplices inattendus, cachés : elle a ses désespoirs profonds et ses poignantes douleurs...

Un jour elle murmure à votre oreille, rougissante, un mot qui vous fait pâlir. Le doute saisit au cœur, la peur vous prend. Cet enfant (elle vous a parlé de cela !), cet enfant, de qui est-il, de lui, de vous ? Qui le sait ? Et elle a beau dire, elle a beau faire, elle a beau évoquer des souvenirs précis, rappeler des heures brûlantes, le doute survit ; et quand l'enfant s'échappe de ses flancs, on se demande s'il faut le haïr ou l'aimer !

Il ressemble au mari : on le hait ; — il vous ressemble : on l'aime. Mais si la face du nouveau né trahit la faute, le mari indigné peut

imposer silence à sa colère, et se charger de punir l'amant par le supplice lent de l'enfant : il peut venger là-dessus sa honte, et pour désespérer le coupable se faire le bourreau de l'innocent. Il peut le vouer, dès le berceau, à toutes les humiliations et les souffrances, torturer son enfance et faner sa jeunesse, il s'acharnera sur ce corps frêle et cette âme tendre, il fera saigner l'un, gémir l'autre, et il s'arrangera pour que les amants voient couler le sang et entendent les plaintes ; il élèvera le paria hébété, dans la douleur, ou le dressera pour le vice ! Pauvre petit, tu paieras la faute de ta mère, et celui que tu ne peux appeler ton père saura tout et ne pourra rien ; il te verra t'étioler et languir, s'il te voit encore ! On lui apprendra, un soir, qu'on t'a enfermé ou engagé ; tu es aux *jeunes détenus*, ou tu es parti, mousse, pour les Grandes Indes.

Et ta mère ? Ta mère, son amant la néglige,

pour penser à toi : et elle t'en veut de cet abandon. Elle trompe tout le monde avec un autre, peut-être : peut-être elle va te donner dans six mois un frère, qu'elle te préfèrera, qui sait ? et ils se mettront tous à te martyriser.

Si l'adultère continue, il peut arriver que le mari apprenne tout, ou sachant tout déjà, qu'il se lasse. Il les fera arrêter tous deux. On mènera ta mère, comme une fille, à la Préfecture de police, d'où elle sera dirigée sur un couvent où sont les épouses infâmes. Et vous voilà tous déshonorés !

Autant vaudrait, qu'usant du droit que lui donne la loi, il déchargeât, dans l'alcôve où il les surprendra, les deux coups de son pistolet et qu'il les assassinât sur le lit où ils t'ont enfanté dans le crime ! Leur mort les ferait pardonner, et l'on aurait pitié des enfants éclaboussés par ce flot de sang !

Telles sont les joies de l'adultère, et c'est

ainsi que vivent et meurent la moitié des amours défendus ! Ah ! il n'est pas besoin de prêcher et de moraliser, et de jeter la malédiction aux coupables. Le crime porte en soi son châtiment !

12 Octobre 1867.

ROME



IX

ROME

Je hais la guerre, la guerre qui attache les nations par le noeud d'un drapeau, victorieuses ou vaincues, à la queue d'un cheval qu'éperonne un général d'occasion ou un capitaine de génie. J'ai horreur de cette gloire sinistre qui, au-dessus des champs de bataille, vit, comme un vautour, de la chair des morts et boit à la régale lade le sang des hommes.

L'autre jour, pourtant, quand j'entendis dire qu'on allait porter le siège devant Rome et que je vis faire la toilette des canons, il se mêla à ma tristesse une espérance; j'espérais que des boulets s'égarteraient, et passant par-dessus la tête des vivants, iraient plus loin, trouer des chefs-d'œuvre, écorner des tombeaux, tuer des morts : ces morts pour qui on a inventé une immortalité ! Grands hommes depuis bien longtemps disparus, mais qui tiennent encore le monde enchaîné à leur cercueil ! Personne n'ose casser cette attache de marbre, ni effacer d'un doigt hardi leurs titres de conquête : conquêtes qui, c'est vrai, ne coûtèrent à personne la vie, mais qui ont coûté à des générations entières d'artistes et de citoyens, la liberté.

Rome a donné naissance ou asile à un tas de monstres dont le coup de pouce a fait marque dans l'histoire, monstres d'audace ou de talent,

de férocité ou de vertu. Ils ont, à la pointe de l'outil, ébauchoir, pinceau, plume ou poignard, enlevé une gloire qui s'est imposée de leur vivant et qu'on a divinisée après leur mort. Divinisée ! si bien qu'à Rome il n'y a pas seulement un pape qu'on nomme Pie IX : il y en a dix qu'on appelle Michel-Ange, Raphaël, Brutus, Caton l'Ancien, Cicéron pois-chiche : papes de la peinturlure ou du sculpturat, du bavardage ou de l'assassinat !

Les garibaldiens parlaient d'aller à Rome...

Ils n'iront point ; mais quand même ils y seraient entrés et auraient chassé un pape, croient-ils, ces irréguliers, qu'ils auraient pour cela sauvé le monde : mécréants d'aventure, impies de contrebande qui, après avoir mutilé les saints dans les églises, se seraient agenouillés devant les hommes providentiels dans les musées ?

On aurait, avec la pointe des sabres, crèvé

les toiles; à coup de crosse, on eût cassé les bustes, nous nous serions voilé les yeux, mais nous n'aurions pas arrêté le massacre; il s'agit d'affranchir l'intelligence humaine!

Le passé asservit le présent. Quatre ou cinq hommes de génie tiennent tout un monde esclave. Ils avaient droit à l'admiration de leur époque et de leur pays quand, dans des œuvres superbes, ils formulaient les pensées vagues ou les passions pieuses de leurs contemporains. Leur gloire a pu survivre à leur siècle, mais l'admiration ne doit pas être servante et lâche. Parce que Phidias, Michel-Ange ou Raphaël furent grands, serions-nous donc condamnés à être toujours petits; il n'y aurait plus que des nains parce qu'il y a eu quelques géants!

Des nains: oui, un métier de nains, celui auquel sont enchaînés — depuis des siècles! — de par la foi antique, la tradition glorieuse, la

critique fainéante, les broyeurs de couleur ou les pétrisseurs de terre !

En dehors de ce Phidias, ce Michel-Ange ou ce Raphaël, comme en littérature en dehors du vieil Homère, du vieux Dante, du vieux-ci, du vieux-là, pas de salut, point de gloire, point d'ouvrage, point de pain !

Oui, camisards rouges, jetez-moi par les fenêtres, sur le pavé, dans le Tibre, les statues, les tableaux, les livres : jetez tout !

Jetez même leurs cendres au vent !

Il y a des chapelets d'années qu'on sacrifie sur leur cercueil, comme dans l'Odyssée on jetait le sang fumant sur les tombes, qu'on sacrifie des idées et des âmes ! Ils tiennent partout le haut du pavé, le large des murailles. En leur nom, on méconnait, on oublie, on dédaigne les droits nouveaux d'une société nouvelle, et l'on immole au génie de l'école le génie de l'indi-

vidu ! Ces morts d'il y a trois cents ou deux mille ans nous font la loi.

Quand j'y pense ! parce qu'ils ont sculpté et peint des saints, des prophètes, des muses ou des anges : on nous sert des anges, des muses, des saints et des prophètes ! Pauvre peuple, quand il dérobe un moment au travail, à la peine, et quand, le dimanche, il va rôder dans les musées, on lui montre peinte en tranches sur les murailles l'histoire de la Bible à laquelle il ne croit pas et de l'Antiquité qu'il ne connaît point. Dans les jardins publics, on lui fait une haie de bonshommes en marbre, gens d'Athènes ou de Crotone, plantés là, bêtement, dans ce sol qu'a arrosé le sang des luttes héroïques soutenues contre le passé : C'est Jupiter et Philopœmen qui entendaient, dans les mauvais jours de l'histoire, les cris de rage des vaincus et les cris de douleur des blessés.

Cette Rome, l'histoire l'a frappée au cœur;
mais sa tête est restée debout sur les épaules du
monde.

Brutus, Caton l'Ancien, Cicéron pois-chiche,
les Scipions, les Gracques !

Est-ce que la France, avouez-le, n'a pas en-
core dans les veines, pour gâter son sang jeune,
le sang caillé de ces cadavres ?

Est-ce que les idées d'unité, de patriotisme,
de communisme niveleur, est-ce que tout cela
ne vient pas de Rome en droite ligne, et n'est-
ce pas le pédantisme de nos Romains de col-
lège, latinistes de cour ou de cuisine, qui coupe
à la France les ailes, aux pauvres les vivres ?

N'est-ce pas par un contre-coup des lectures
de Tacite ou de Lucain que les idées de solda-
tesque fermentent dans les têtes, égarent les
cœurs ?

L'héroïsme du *Selectæ* n'est-il pas le père du

chauvinisme bête ou du jacobinisme aveugle?

C'est là l'ennemi !

Vous auriez tué tous les soldats du pape, que du fond des missels et du milieu des *De viris* s'échapperait encore de la graine de soldat ou de cuistre, de terroriste ou d'inquisiteur.

Et ce ne sera pas la peine de briser dans les temples le tabernacle ou de démonter la chaire et de crier haro sur qui soutient l'inaffabilité des papes, si, quand je parle de regarder flamber, dans l'incendie du bombardement, tout l'héritage du génie, vous me trouverez insensé ou sacrilége. Insensé ou sacrilége ! mais ne l'êtes-vous pas plus que moi, vous qui insultez une religion qui a eu aussi, nous l'avouons bien, ses hommes de génie et ses martyrs !

Mais, pas de milieu ! ou il faut être catholique et se prosterner devant l'autel ; ou bien il

faut, comme je vous le dis, demander aux boulets de décapiter le génie ! Vous parlez de tuer leurs saints. — Commencez donc par tuer les vôtres !

26 octobre 1867.



AU FIGARO



X

A U F I G A R O

Vous êtes donc bien pur dans votre famille et irréprochable dans votre maison que vous condamnez ainsi un homme à l'éternité de la honte pour une faute de jeunesse! Vous tirez à quarante mille exemplaires son déshonneur!

Et de quoi était-il coupable?

Il a, quand il avait dix-sept ans, un jour peut-être qu'il était gris, il a pris la montre d'un autre et en a fait cadeau à une fille qu'il aimait peut-être, ce gamin! Voilà pourquoi vous l'avez

tué. On l'avait déjà puni. Il avait dû quitter une carrière qui s'ouvrait belle devant lui, revenir sur ses pas, et recommencer sa vie, cherchant à gagner comme il pouvait son pain, se refaisant un honneur dans l'ombre ; et, au moment où il avait reconquis le droit de reparaitre, vous êtes venu, vous avez rouvert la plaie, fait saigner les lèvres ; vous l'avez cloué, misérable et désespéré, au pilori. C'est à dix-sept ans qu'il fallait l'y mettre, puisque c'est à dix-sept ans qu'il vola !

Non, vous venez après dix ans, plus cruel que la loi qui a détruit le carcan et qui accorde même aux assassins le bénéfice de la prescription, vous venez, juge et partie dans le débat, décréter sa mort publique. S'il eût passé devant un tribunal, le tribunal l'eût peut-être acquitté !

Ne l'eût-il pas fait qu'il aurait fallu encore être indulgent ! Il y a d'autres délits et d'autres crimes que ceux punis par les tribunaux, et je sais des infamies dont certains hommes sont

coupables, — vous le savez, — qui dépassent l'infamie de cet enfant volant une montre d'école; mais ces infamies-là on les tolère et on les salue même, parce qu'elles ont un journal ou une caisse, qu'on profite ou qu'on a peur d'elles.

Pourquoi aussi se repentir, le maladroit? Qu'au lieu d'expier sa faute il l'affiche, qu'au lieu de se taire il crie, qu'il parle de casser des têtes avec le boulet qu'on veut lui river aux pieds!

Il lui suffira même d'être impudent: pour excuser sa vie de démasquer la vie des autres. Il tiendra suspendu sur le front de tous une épée sale, dont les blessures gâteraient le sang même des purs: du cynisme et de la chance, l'homme est sauvé.

Mais malheur à celui qui, ayant péché, est devenu humble, ou n'est audacieux qu'un jour! S'il relève la tête parce que le métier qu'il fait

l'exige, que ses opinions le lui commandent, on l'écrasera sous son passé, et on lui fermera la bouche avec des pelotes de boue. Mais cette bouche-là, elle lançait peut-être un mot d'honneur, un cri de vérité. Qu'importe ! les impitoyables sont là et le premier venu a le droit de le faire tairo, et d'agacer avec un balai son agonie ! Il y a parmi ces balayeures des gas tarés jusqu'à la moelle.

Je ne nomme et ne veux nommer personne, parce que le débat est plus haut. Je fais même le procès aux honnêtes gens, qui, une fois qu'un de ces secrets douloureux est dévoilé, isolent dans son désespoir le coupable, eût-il dix années de vie honnête à offrir pour payer un quart d'heure de honte,

Ah ! je comprends qu'il ait fondu en larmes, le soir, en lisant cette page affreuse devant ses collaborateurs attristés, à côté de qui il travaillait depuis des mois — non sans talent, et dont

un seul a osé lui refuser la main. Je comprends aussi la folie qui le poussa le lendemain, la cravache au poing, contre l'homme qui aurait pu ne pas le déshonorer !

C'est lui qui est le voleur, c'est M. de Villemessant qui a été l'assassin. Il y a mis de la cruauté.

M. d'Aunay, grossièrement insulté — (je ne défends pas M. Sol, je le plains), M. d'Aunay, qui demandait une réparation et ne l'obtenait pas, ayant d'autres armes sous la main, s'en est servi pour se venger. Je l'excuse. Mais M. de Villemessant pouvait lui dire : « L'honneur est sauf ; votre adversaire vous insulte et ne se bat pas ! Il a volé — le misérable ! prévenez-le que vous savez tout ; avertissez même le *Courrier français*, racontez cela où vous voudrez, mais je ne veux pas que mon journal soit un dossier de police, et je refuse d'imprimer votre lettre. »

M. d'Aunay eût passé outre. La lettre a paru ;

il y a eu de la part du pauvre garçon une réponse navrante ! et qui a arraché des larmes à ceux qui l'ont lue ! M. de Villemessant, lui, a inséré, le même soir, une note malheureuse ; il a craché sur un homme à terre. Il ne faut pas cracher sur les gens à terre.

Mauvaise journée pour nous : triste page dans l'histoire du journalisme ! Scandales désolants qui déconsidèrent le métier en tuant un homme et déshonorant une famille. — Ah ! voilà ceux que je plains ! — M. de Villemessant s'est fait pardonner bien des torts parce qu'il est au coin du feu, dit-on, un père plein de tendresse et de cœur. On le dit, et c'est vrai ; mais alors pourquoi n'avez-vous pas songé que, pour le plaisir de prolonger un débat fini, alors qu'il n'était plus nécessaire d'ajouter rien, vous jetiez, dans la maison où vivent des gens honorables et honorés, la douleur et le deuil ? douleur sans remède, deuil infini : le père mourra plus tôt et

les sœurs ne se marieront pas ! — Prenez garde, on pourrait se demander qui est le plus coupable, de celui qui prend une montre à dix-sept ans, ou de l'homme aux cheveux gris qui prend et tue l'honneur d'un nom !

Je croyais pourtant que vous saviez combien il est triste d'entendre insulter les siens ! Et le premier venu, monsieur, pourra désormais insulter cette famille, comme des misérables ont insulté la vôtre.

9 novembre 1867.



LA TRIBUNE



XI

LA TRIBUNE

Il n'a pas été donné aux hommes de mon âge d'apprendre et de connaître ce que peut l'éloquence. Nous le saurons, je l'espère, avant de mourir; mais depuis dix-huit ans, seize ans au moins, depuis que Ledru-Rollin est dans l'exil et Michel de Bourges dans la tombe, il n'y a pas eu en France d'orateurs.

Ne méritent pas ce nom les avocats qui ont apporté à la tribune les habitudes du barreau et ont parlé au nom de la patrie malheureuse et

triste comme ils parlent d'office ou moyennant quelques billets de banque pour le premier venu, vagabond, banqueroutier, filou, Sganarelle, Macaire ou Dumollard.

Au temps où les procès politiques sauvaient l'honneur du drapeau et faisaient la gloire des défenseurs, les avocats pouvaient être au tribunal même des orateurs, et quand une élection les jetait sur le théâtre de l'histoire, ils étaient prêts.

Mais depuis les lois nouvelles, ils sont seulement des plaideurs d'affaires, des coureurs de causes, et à ce métier leur talent s'appauvrit, si leur bourse se gonfle. On les appelle ici, on les demande là, et dans la même journée, suivant les hasards, ils doivent faire risette ou montrer des larmes, soupirer ou pleurer; leur sensibilité se banalise et s'émousse. Ils deviennent des comédiens et restent partout des phraseurs et des procéduriers. Partout ! Vous les verrez per-

dre leur temps, dans le dîner chez celui-ci, dans la réunion chez celui-là, à chercher comment ils pourront faire une niche à l'ennemi, donner un coup de canif dans le règlement. Eh ! messieurs, il y a à refaire le monde et à trouer l'horizon !

Mais nul, parmi ceux qui ont le droit d'assiéger la tribune, nul n'a au cœur ces haines vigoureuses, ces passions fortes, qui ont pour armes, en Grèce ou en France, la massue de Démosthène, la hache de Phocion, le tonnerre de Mirabeau ! Je les vois tous retenus par quelque ficelle au passé ! Et ils relèvent d'une main ce qu'ils font mine de renverser de l'autre.

M. Jules Favre commence ses discours par un signe de la croix et un *benedicite*, et du même geste salue l'Eglise et la Liberté. Il a beau graisser le ventre de ses oraisons avec de la sueur de peuple, l'exorde et la fin, la tête et la queue, trempent dans l'eau bénite ! Allez prêcher à

Saint-Philippe-du-Roule où vous entendez la messe tous les dimanches ; relisez aussi, si vous voulez, monsieur Favre, les réquisitoires que vous lanciez contre nos amis d'autrefois, mais ne prenez pas votre talent d'avocat pour le génie d'un orateur, et qu'on sache bien que nous n'acceptons pas la responsabilité de vos dévotions !

Le clerc Picard ne va pas à Saint-Philippe et n'a pas fait de réquisitoires ; il est Parisien et non pas Lyonnais ; il a respiré l'air du carré Saint-Martin et non le brouillard de Fourvières. C'est un homme d'esprit, mais un esprit qui n'a que des griffes et point des ailes. Il fait seulement sourire en un temps où tant de misères pleurent et de colères grondent. Espiègle ou bon vivant, M. Picard n'est que cela, même quand il faudrait qu'il fût homme de logique ou homme d'action.

Un jour, il lança un mot qu'il pouvait ne pas

dire, mais l'ayant dit, il devait le maintenir à tout prix à la face de la nation ! Il le retira et fit pénitence dans le cabinet du proviseur; il fouina comme Galuchet, il devait résister comme Manuel.

— Mais Manuel, disait-il à quelqu'un qui lui en parlait, Manuel ne fut pas réélu.

En voici un autre qui a l'air à la fois d'un cuistre et d'un sacristain : Il agite entre les deux camps, comme un mouchoir de parlementaire, un bouchon de paille et essaie de glisser sa tête dans les ministères par un judas ; il a la voix raveuse, le geste rond, l'œil louche ; vous l'avez reconnu : passons.

Est-ce M. Eugène Pelletan qui va représenter l'éloquence avec sa tête de fleuve ou de prophète et ses cendres sur la barbe et les cheveux ?

M. Pelletan, religiosâtre comme M. Favre est religieux, s'est fait un ciel à lui, et de sa main

poilue il y a piqué un tas d'étoiles. Lamartine en est une ! et il a son enfer aussi, et il y a poussé, fourmi qui veut entraîner un arbre, il à voulu y pousser Proudhon. M. Pelletan n'est pas l'orateur, mais le capucin de la démocratie.

M. Jules Simon nous reste : Pet-de-Loup devenu Pet-de-Brebis. Le professeur a trempé sa férule dans le miel ; mais de même que la caque sent toujours le hareng, le professeur pue la chaire, et l'on voit percer sous le casque de l'opposant le bout de l'oreille du magister.

Il demandera la liberté en exigeant que Godichard aille au collége, et il attaquera la religion de ses pères au nom d'une religion qu'il a faite pour ses fils. Il a inventé un Dieu de poche facile à porter en voyage. Pet-de-Brebis est écouté : il commence par attendrir son auditoire, fait signe qu'il est malade, montre sa pauvre gorge, tape sur sa poitrine emmaillotée, frotte son arrière-train endolori ; il lève enfin le bras,

tousse, geint, soupire et parle. Il parle quatre heures, avec une voix de Stentor, des poumons de fer; mais je vous le dis en vérité, on sent toujours le fayot de collége.

M. Thiers domine tout le groupe de la hauteur de son expérience et de sa gloire, il est le plus grand et aussi le plus jeune, avec ses soixante-douze hivers et ses quatre pieds dix pouces; mais il représente des idées d'il y a trente ans; il est le libéralisme classique qui se désie de la bourgeoisie remuante et du peuple pauvre. Il a dit : « Fusillez ce monde-là, » en montrant la vile multitude comme M. Marie, un autre que j'oubliais, a crié un jour, « sabrez-moi cette canaille! »

Ni M. Marie, ni M. Thiers, ni Chicaneau ni Pet-de-Loup !

Qui donc viendra, éloquent comme la douleur, énergique comme un soldat, représenter les mi-

sères et les espérances de la génération qui attend? Qui? Est-ce qu'on ne peut pas se compter dans la défaite et s'entendre dans le silence?

23 novembre 1867.

GULLIVER



XII

GULLIVER

SWIFT — SCHNEIDER

Swift et Schneider! — Ce n'est pas pour faire rire que je les accouple : la femelle et le mâle, cette cascadeuse qui se déhanche et ce blagueur qui se désespérait ; ils devaient se retrouver tôt ou tard dans l'histoire : le sang a son écume, le tonneau a sa lie ; la parodie, cette luronne, est

fille du pamphlet, ce bandit ! Donne ton coup de sifflet, Jonathan ! Hortense, souffle dans ton mirliton ! Vous représentez tous deux — devine quoi, ma fille — la révolution !

Il fut un temps où ce mot-là voulait dire : fureur et massacre, enfer et damnation; on croyait qu'il fallait entendre toujours les bruits de bataille et les cris de douleur, écouter les soupirs, les sanglots, les râles et mêler sa voix d'agonisant aux voix des furieux ou des désolés; plus le cantique était funèbre ou le chant de guerre terrible, plus on croyait avoir fait sous le ciel pour la justice ou la liberté ! Il s'agissait de tuer et de mourir, de tuer beaucoup, de bien mourir !

Aujourd'hui, on est moins sombre et plus joyeux, et l'ironie est la soupape par où la liberté s'échappe.

Le rire nous a déjà vengés : hier *Giboyer*,

Orphée aux enfers, la Belle-Hélène, la Grande-Duchesse.

Aujourd'hui *Gulliver*. La féerie s'en mêle ; oripeaux aux flancs, décors au dos, elle marque le pas derrière les ironistes ou les désespérés.

Swift serait bien étonné. Malheureux Swift qui n'eut que les angoisses du génie et je ne sais quel désespoir sourd ; né pour être ministre-roi avec la robe de grand chancelier ou d'évêque, il est doyen dans un trou, à Saint-Patrick ! Aimé follement par deux femmes, il ne peut profiter d'aucune ! Elles meurent de douleur et de honte ; lui, il meurt fou, et ses domestiques montraient, dit-on, pour de l'argent, son agonie !

Il a pourtant amusé les enfants, il a fait aussi réfléchir les hommes.

La légende ne lui sert que pour cacher son but ; on le croit emporté par le coup de vent du merveilleux, il est en train de donner des coups

de pied dans les derrières ministériels ou les constitutions royales. Ah ! ce n'est plus le conte de fées français où tout se termine pour le mieux : on punit les méchants, on délivre les belles, les masques tombent, les héros reviennent, les rois épousent des bergères. Tout n'est que soie et or, lait et miel ; on est comme au paradis. — Swift ne croyait pas au paradis !

Je préfère Swift à Perrault, l'humoriste étrange au bénisseur béat ; je me reconnaissais dans Lilliput et à Broldingnac. Je sais ce que les Houynnhms veulent dire : j'ai eu la langue liée par ces nains et la main écrasée par ces géants.

Il ne restera rien de Swift dans le *Gulliver* du Châtelet, je m'y attends.

La censure est-là.

Sans elle, on aurait pu fourrer dans la peau des héros de Swift des bonshommes de France ; on l'aurait, ce *Gulliver* plaisant et un peu cha-

grin, mélancolique et dur, jeté à travers les petits et les boursoufflés : il eût mit les pygmées dans ses poches et eût grimpé des ongles jusqu'au nez des autres.

Ont-ils seulement, les féeristes, gardé la trame ? Non, ils ont pensé qu'on aurait peur de voir sur une scène de France ce qu'on publiait en 1720 en Angleterre, et ils ont fait de Gulliver un pantin comme ils ont fait un galantin de Robinson !

Du reste, ces types, Robinson et Gulliver, nous échappent : ils représentent l'Anglais personnel et libre, qui sait vivre seul et penser seul, méditatif avec Swift, solitaire avec Foë : Gulliver est plus hardi que Robinson ! Le patron de Vendredi lit la Bible et porte un peu son chapeau pointu comme un clocher.

On se sera donc occupé seulement d'embaucher des nains, d'échasser des géants, et de

trouver des gaillardes à croupe épaisse qui seront les cavales Houynnhms !

Je ne crie pas à la profanation : à chaque pays son génie, à chaque époque sa manière ! Pour le moment, nous cascadons ! et la cascade peut être du pamphlet par ricochet.

Schneider est devenue la dixième Muse, la Muse de la Blague, sœur adultérine de la Satire.

Cette blague-là, élégante et vive, tapageuse et irrévérente, je la préfère à la vertu toujours grondeuse, oppressive et triste de ces pédants qui, de la même main, caressent la liberté et signent sa condamnation.

Une pièce à *femmes* leur arrache des cris de désespoir et d'indignation ! Ils trouvent les jupons trop courts, les maillots trop clairs, les chairs trop belles ; comme si l'on voyait plus de la chair d'une figurante qu'on ne voit de la chair d'une grande dame au bal ou aux eaux, à

la Préfecture ou à Trouville : avec cette différence qu'au théâtre on est loin des femmes et, dans un salon, on est tout près ; au théâtre, la figurante est dans la peau d'un rôle ; la danseuse du monde est dans sa peau, à elle ; la figurante peut, en dehors, vivre pudique, modeste et voilée, la femme du monde a montré à tous ses épaules telles que son mari les embrasse dans l'alcôve.

Les actrices font voir leur jambes, mais en carnaval, chez la duchesse, est-ce que vous ne ferez pas voir les vôtres ? Montrez-les, si elles sont belles, allez, — et toi qui te fâches, cousin de Giton ou parent de Swift, infirme ou infâme, va-t'en ! retourne à quelqu'une de ces casernes dans lesquelles quelques bonshommes, des bétas ou des hypocrites, gardent la tradition comme les vestales gardaient le feu sacré ! Vous méritez bien, tas de cuistres, sergents des mœurs, qu'on éteignît vos feux de paille comme

Gulliver éteignit l'incendie snas les pompiers de Lilliput!

Non : — mais ne dénoncez personne, et n'y eût-il de libre que Schneider et Thérésa, laissez-les libres ! Vive au moins la liberté du rire !

Cascade, Hortense !

14 décembre 1867.

UN CHAPITRE INÉDIT
DE
L'HISTOIRE DU 2 DÉCEMBRE



XIII

UN CHAPITRE INÉDIT

DE L'HISTOIRE DU DEUX DÉCEMBRE

I

Toutes les fois que je vois passer l'Empereur devant les régiments dont les tambours battent aux champs, suivi de ses généraux ou flanqué d'un roi, entouré d'une foule morne qui est la France, il me vient un peu de pâleur au front,

mais aussi un sourire aux lèvres — je vais tout à l'heure expliquer pourquoi.

Dans un livre que l'on s'arrache, on vous a conté, ces jours-ci, l'histoire tragique de 1851, les manœuvres de l'Élysée, les tempêtes à la Chambre et au bout de tout cela, les événements de décembre.

* * *

Il y eut cette même année un autre complot dont le livre n'a pas parlé, et qui, s'il eût été exécuté cependant, sauvait la République et tuait l'Empire dans l'œuf de la présidence.

C'est un étudiant de dix-sept ans qui en eut l'idée, un petit Auvergnat chevelu, laid, noiraud, qui faisait partie d'un groupe de garçons résolus ; presque tous aujourd'hui ont un nom, un nom qu'on pourrait citer, puisque le complot n'aboutit pas.

Les écoles, cette année-là, s'agitèrent, on s'en souvient. On *manifesta* pour Michelet, on alla un jour jusqu'à la Chambre ; les soldats crurent même devoir prendre les armes.

L'organisateur avoué de la manifestation était Chassin, ce même Chassin qu'on devait, plus tard, si obstinément confondre avec *Charasson*.

Il fut dirigé sur Mazas.

Ce Chassin connaissait un certain Vallès, qui, lui-même, connaissait d'autres gens : ils s'appelaient R***, Arthur A***, C***, B***, L***., etc. Quand il sortit de prison, on se retrouva, et, à partir de ce jour, on se vit souvent.

La bande était républicaine. On y tenait pour Jean-Jacques contre Voltaire, pour la Montagne contre la Gironde ; on était pour les mesures violentes et les coups hardis.



Cependant les bruits de ~~conspiration~~ impérialiste s'accréditaient. Le président devenait menaçant.

« Mais, — dit un jour un des nôtres, — si l'on s'en débarrassait ?... »

Et il raconta qu'on voyait souvent Bonaparte se promener seul, ou accompagné de deux ou trois hommes à peine, autour de l'Élysée; on l'avait même rencontré à cheval, en avant de son oncle Jérôme, loin de ses domestiques, dans une allée du bois de Boulogne.

Sauter sur lui, le baillonner, le jeter ficelé au fond d'un fiacre : c'était chose facile. A quatre, on faisait la besogne ; les autres se chargeaient des domestiques et des agents, s'il en venait !

On fouettait les bêtes, le fiacre partait. Il allait on ne sait où !...

* *

Tel était le plan : on le discuta jusqu'à quatre heures du matin.

Le lendemain, un de la bande écrivait, au nom de ses camarades, au représentant Charles Lagrange, et lui demandait une entrevue. Le député répondit par une lettre sympathique, dans laquelle il se défendait, je ne sais pourquoï, d'avoir tiré le coup de pistolet du boulevard des Capucines, et accordait à l'étudiant le rendez-vous à la Chambre même des députés.

L'Auvergnat y alla : il se sentit un peu troublé quant il vit venir à lui, dans la salle des Pas-Perdus, ce grand homme maigre, romantique de l'insurrection, qui portait les cheveux longs, avait la face pâle, le nez busqué, les joues creuses, vêtu d'une redingote blanchâtre qui lui serrait la taille, les jambes prises dans un pantalon

collant que tendaient des sous-pieds, ayant une voix de chef de barricades, épuisé d'avoir crié : « *Aux armes !* »

Le courage lui revint pourtant ; il expliqua son projet.

* *

« Que t'a-t-il dit ? » lui cria-t-on quand il revint.

« De n'y plus penser. »

Les regards et les gestes demandèrent pour-
quoi.

« Parce que c'est illégal. (*Murmures et rires.*)

« Et puis que cela mènerait loin — qu'il
« faudrait... qu'il faudrait peut-être le tuer!... »

Les rires cessèrent. Le silence se fit.

« Oui ! le président se défendrait peut-être....

« on viendrait à son secours !

• • • • • • • • • • • • • • •

* *

Celui même qui avait vu Lagrange rompit le premier le silence et demanda à chacun compte de ses réflexions.

Personne ne vota la mort.

• • • • • • • • •

Le plan était sûr cependant. Le mépris du danger vous faisait imprudent, votre courage même vous livrait à nous. Nous courions tout au plus le risque d'être tués ; on n'y songeait pas ! ..

Nous offrions notre vie, nous ne voulûmes pas prendre la vôtre.

II

Maintenant, c'est le matin du 2 décembre ; les mêmes qui n'ont pas voulu qu'on allât contre vous jusqu'au crime sont là.

Que vont-ils faire ?

Ils n'ont pas d'affiliation avec les sociétés révolutionnaires : trop jeunes pour avoir osé se mêler d'avance aux vétérans de l'émeute, ils n'ont pas d'armes, pas de munitions.

Une voix s'écrie : « Ah !... Pourquoi est-on

« allé consulter Lagrange!.... On aurait pris
« l'homme, puis on aurait vu !... »

Que faire? R***, A***, V*** proposent qu'on ne discute pas, mais qu'on descende dans la rue, et que, devant la porte, tout de suite, on appelle aux armes.

Il faut, par une manifestation spontanée, violente, téméraire, enfiévrer le peuple, ébranler les soldats. Chaque minute de retard est un triomphe pour le président.

On leur répond qu'ils vont se faire inutilement égorger.

C'est à ce moment même que fut mis sur le tapis ce plan malencontreux et maladroit qui consistait à fatiguer la troupe, et dont s'amusèrent tant les soldats.

La proposition provoqua immédiatement une scission. Au lieu d'être dix pour commencer les barricades, on allait être trois!...

Il vint à ces trois-là des larmes de rage dans les yeux. .

Peut-être la résistance était-elle engagée sur un point!... Il fallait le savoir, tâter le terrain, chercher des nouvelles, dût-on rester à faire le coup de feu derrière la première barricade qu'on renconterait...

Point de barricades. Pas même l'agitation : beaucoup de monde, point de bruit : on va lentement et l'on parle bas.

Tout le monde se retrouve à deux heures ; pas un ne manquait à l'appel ! C'est donc que la République est perdue, et que pas un pavé ne s'est levé dans une rue pour la défendre !

Partout le peuple est muet : les chefs lui manquent !... les représentants de la Montagne sont arrêtés ou traqués. Les principaux commandants de barricades aussi ont été empoignés dès le matin. Il ne faut plus compter que sur soi, accepter tout de suite la défaite ou commencer tout de suite la lutte...

• • • • • • • • • •

Des fusils !... peut-être en trouvera-t-on.

En attendant, on arrache des coins de gouttières, on fait dans un morceau de bois un trou, on y verse du plomb fondu, il en sort des chicots de balle.

*
**

« Des fusils !... en voici... » dit Arnould, en arrivant rue Racine, devant la boutique de Flobert l'arquebusier.

Il entre.

« Les fusils sont démontés... répond le garçon.
— On les remontera !... »

Mais un bataillon débouche tout à coup de l'autre bout de la rue, fait une décharge; nous n'avons que le temps de lâcher Flobert.

Les soldats arrivent et viennent se poser, l'arme au pied, devant le magasin de l'armurier; des caisses sortent qui emportent les derniers fusils.

Le bataillon se retire, les groupes se reforment.

Un petit homme à carrick bleu, à cheveux

jaunes, l'air timide, la voix faible, nous explique un plan de barricades, et, d'une main qui tremble comme la feuille, indique le système de la résistance.

Je revois cet homme tous les jours à la bibliothèque Richelieu ; il est décoré maintenant. J'aurais cru plutôt, ce matin de décembre, que je le retrouverais, le lendemain, parmi nos blessés ou nos morts, avec une boutonnière rouge à la peau ou un trou bleu au cœur : déchiqueté par les coups de sabre ou tué roide par une balle, ce professeur de barricades !...

Professeur de barricades... cours d'insurrection !... Non !...

Là, comme ailleurs, il fallait être un réfractaire, je l'ai bien vu ; ne pas attendre le com-

mandement, mais improviser la résistance, décréter le combat et diriger le feu à sa façon.

Pendant ces journées de décembre, on s'épuisa à chercher des chefs, des comités et des mots d'ordre.

« Attendez ! criait-on. — Ledru-Rollin arrive, Newmayer tourne, la Montagne siège, la Marianne est en marche... »

La Marianne, Ledru-Rollin, Newmayer, la Montagne arriveront quand ils pourront...

• • • • • • • • • • • • • • • •

III

On commença sans chefs et l'on fit ce qu'on put dans ce pauvre quartier latin.

A un moment même on crut que la bataille s'engageait. On allait relever au coin de quelque rue la barricade sur laquelle Baudin était mort dans le faubourg Antoine.

*
* *

Tous ceux que j'ai connus s'y seraient fait tuer, je le jure.

Déjà, la veille, ils avaient à tout prix cherché le combat.

Vous souvient-il, ô mes amis, de ce voyage sinistre à travers les rues muettes et noires, quand nous allions à un rendez-vous où personne ne vint ? On rencontra en route de Lang... et Perm... qui venaient d'essayer une barricade. Nous revîmes pour la défendre. On n'y voyait pas clair. Les ouvriers se détournaient.

. . . . Nous repartimes las et désespérés. . .
. . . . Plus d'un pleura, cette nuit-là. . .
Ils l'ont avoué depuis !...

* *

C'est que ce n'était pas seulement le drapeau qui tombait ! C'était notre jeunesse condamnée, nos espérances d'avenir brisées, notre ambition morte, notre vie perdue.

« Faisons-nous fusiller, — avait crié l'un de nous, — car nous allons mourir de faim!... »

C'est à ce groupe de jeunes hommes, sans munitions, presque sans armes, que font allusion les dépêches de M. de Maupas à M. de Morny, quand il écrit :

Jeudi, 4 décembre.

*Barricades rue Dauphine. Je suis cerné.
Prévenez le général Sauboul.*

Jeudi, 4 décembre.

Rassemblements sur le Pont-Neuf. Coups de fusil au quai aux Fleurs. Masses compactes aux environs de la préfecture de police. On tire par une grille. Que faire?

RÉPONSE DE M. DE MORY

Répondez en tirant par votre grille.

Je ne sais pas si on tira par cette grille. Mais je sais bien qu'on vit de ce côté là des soldats fusiller des gens qu'ils adossaient au parapet du pont, puis qu'ils jetaient à l'eau. Les corps étaient chauds et vivaient encore. On aperçut un de ces cadavres qui remontait sur l'eau ; il se mit à nager ; on fit feu dessus, il plongea. Mais son sang le dénonçait ; où il passait l'eau était rouge.

Les soldats allèrent attendre le fusillé sur la berge. — Je ne veux point les juger : ils étaient affolés par la lutte... (1).

* *

(1) Voir la note à la fin du chapitre.

Cette résistance de la Rive gauche, dont s'occupe trop M. de Maupas, ne pouvait devenir dangereuse que si la résistance des boulevards n'avait pas été écrasée, et si le faubourg s'était battu.

Mais, isolée, elle devait simplement tenir en haleine, — M. Ténot l'a dit avec raison, — la division du général Renault.

Elle eût eu une chance de succès de plus si le général avait, le 4 décembre, comme les autres jours, procédé par l'envoi de compagnies isolées, qu'on était en nombre maintenant pour désarmer.

Mais on attendit vainement des patrouilles, et l'on n'eut pas les fusils qu'on comptait arracher aux soldats. Force était ou de lâcher pied ou de tenter un dernier coup.



On le tenta. Les groupes furent ramenés en un seul rassemblement. Quelques jeunes gens prirent la tête, et l'on s'avanza par la rue de l'École-de-Médecine, vers la place Saint-Sulpice.

Le plan était de s'emparer de la mairie. On comptait faire tourner le poste ou le bousculer, trouver des fusils, et établir là son quartier d'insurrection.

* * *

Mais on ne s'empare pas à quinze d'une mairie, et l'on était bien quinze, après être partis deux cents, quand on arriva rue Saint-Sulpice ! Sur les quinze, un homme épouvantablement bossu, et un autre effrontément infirme, qui louchait et avait les jambes en lit de sangle.

Celui-là disait, en s'arrachant les cheveux, que tout était sauvé si l'on avait eu un tambour...

Mot profond, dit par cette moitié de Coclès et de Tyrtée !

Tous ces gens auraient suivi, oui, si l'on avait devant eux battu la charge; la charge!... ce tapage qui fait vibrer les nerfs et sonne au cœur!...

* * *

Mais non; il pleuvait, le ciel était gris, le pavé sale; le bruit des bottes s'éteignait dans la boue, le tambour même eût sonné triste.

C'est dans ce silence, le long des boutiques où il n'entrait personne, que marchaient les étudiants en appelant: « *Aux armes!...»*

Aux armes!... Ils étaient quatre ou cinq qui criaient cela, quatre ou cinq dont on reconnaissait les voix.

Mais ces cris-là ne percent que les atmosphères de feu, et les hurlements de ces désespé-

rés roulaient et mouraient à travers les rues vides, comme les coups de tonnerre grondeant et meurent en grommelant.

Aux armes !... Ils n'excitaient ni l'enthousiasme ni la colère. Ils faisaient peur aux uns, à d'autres ils faisaient pitié. Leur menace appelaît la mort, et si un régiment eut passé, si seulement un caporal et quatre hommes fussent venus, il y aurait eu assez de balles dans leurs gibernes pour en finir avec nous tous.

Il ne vint ni une patrouille ni un régiment. On dédaigna de les tuer. On trouvait plus cruel, sans doute, de les laisser vivre !

**

Ils étaient allés cuver dans un coin leur désespoir, leur honte, quand tout d'un coup, il leur sembla que le tapage recommençait, et ils cru-

rent de leur devoir de retourner à la corvée, d'y retourner encore, toujours, tant qu'ils auraient de la salive dans la gorge et du sang dans les veines.

C'était Alfred Delvau, mort depuis, qui parlait, dans un groupe, de fusils et de munitions qu'on allait avoir, et qui demanda une heure de patience seulement aux jeunes républicains, qu'il reconnut.

Une heure!...

Il remontèrent dans la chambre où ils venaient depuis un an jouer, discuter, causer, crier ; où l'on avait si souvent parlé des émotions nobles de la bataille et des joies fières du sacrifice ! où l'on avait ri de si bon cœur aussi...

Ils attendirent le signal, lassés, crottés, dégoûtés, vieillis !

Il y en avait un qui fumait, les coudes sur la

cheminée, devant un sac de poudre; un autre qui jouait aux billes avec des balles. On avait mis sur la table un jambon dans lequel on coupait avec des lames de couteau, des tronçons de scie, qu'on avait enmanchés comme des poignards, et qu'on devait croiser contre le coupe-choux des soldats.

C'était bête et lugubre.

Bien entendu, il n'y eut pas de signal donné...
On avait, je crois, arrêté Delvau.

Pourtant l'agitation ne tombait pas. On s'était battu tout le jour sur les boulevards, et des hommes qui avaient hésité jusqu'alors s'étaient décidés à sortir.

Un jeune avocat dont le frère, au même moment, commandait dans les Basses-Alpes les

bandes insurrectionnelles, était l'âme d'un groupe énergique et bruyant.

* * *

De ce groupe-là partit le dernier effort.

Une barricade fut tentée aux environs de la rue Dauphine.

Un ouvrier et un étudiant attaquèrent à coups de pince le pavé. Ils en avaient fait sauter quinze ou vingt, quand tout d'un coup on entendit crier : « Voici la troupe ! »

Il y eut une panique.

Je vous le dis : rien, ce jour-là, ne reliait les âmes.

On se dispersa ; l'ouvrier fut saisi, sa pince à la main. L'étudiant put échapper à l'étreinte maladroite — ou généreuse — d'un sergent.

L'ouvrier fut emmené par les soldats du côté des quais ! Qu'est-il devenu ?

• ,
Ce fut le dernier combattant, je veux dire la dernière victime.

Tout rentra dans le silence, et l'on n'entendit plus que la voix dure des soldats criant : « Qui vive ! aux patrouilles...

Et les patrouilles répondaient : « France ! » comme la veille...

Le 5, on se leva tard ; c'était fini.

On comptait sur ses doigts quel âge on aurait dans dix ans — dix-sept et dix : vingt-sept.

J'ai trente-cinq ans !

Nous nous retrouvâmes vers midi, je ne sais

comment, derrière un corbillard qui emmenait un insurgé tué le 3, à nos côtés, rue Saint-Jacques.

Nous allâmes au cimetière, glissant sur les pavés, stupides, muets, chancelants, comme étourdis d'un coup de maillet!...

IV

Le coup de maillet du 2 décembre!...

Oui, nous fûmes atteints comme le bœuf, au front: beaucoup en sont devenus fous. Toute une race en eut le cerveau troublé: écrivains, artistes et poètes. Avez-vous compté combien Charenton en a pris? savez-vous combien le Père-Lachaise en tient!...

Le coup de maillet fêla ou aplati les têtes ;
ils sentiront sous leurs crânes malades la pensée
faiblir, la raison s'en aller.

Vendus ou révoltés, ils ont tous été misérables. Voyez comme ils ont vécu et comme ils sont morts !... Fauchery, Murger, Jules Viard, Charles Gille, Barbara, Baudelaire, Délvau, Amédée Rolland.

Il en reste: il reste Charles Bataille, qui regarde et qui ne voit point, qui écoute et qui n'entend pas !

D'autres voient et entendent encore, mais la misère les a fanés, ridés, vidés ! Que de tombes et de cabanons, que d'affamés et d'agonisants ;

Eh bien ! faut-il le dire, ils ont été moins malheureux que nous !

Ils ont eu encore, ceux-là, un morceau de jeunesse heureuse. Ils n'ont pas recueilli le grain de la moisson, c'est vrai, ils sont tombés à moitié du champ, mais ils en avaient fauché la fleur.

Ceux qui en 1845 tournaient autour de leurs vingt ans, ceux-là ont su ce que c'était que vivre; nous l'avons su un an à peine, nous autres ! Nous sortions en 1850 du lycée, en 51, nous étions déjà des vaincus !

* *

Et on leur reproche quelquefois d'avoir la phrase sombre et l'accent irrité !...

Oui, ils ont tous au front un reflet de mélancolie, et du noir dans le sang.

Mais ils ont été la génération la plus maltraitée de l'histoire !

. .

* *

Je me souviens des années qui suivirent !...
On ne se revoyait plus que de loin en loin, on ne se cherchait pas, car on n'avait rien à se dire.

Quelquefois on apprenait qu'un ancien camarade mourait de faim dans un coin ; on l'apprenait par hasard, car leur orgueil fut toujours de ne pas se plaindre.

On allait dîner chez l'ami malheureux, on portait cent sous et un pain. On parlait un peu du passé, point de l'avenir. — Insoumis, notre vie n'avait point d'horizon !

* * *

Personne ne s'est rendu ; pas un n'a amené son pavillon.

V

Cela a duré quinze ans, et pendant ces quinze ans personne n'a osé parler, personne !...

Un seul, qu'on ne connaissait pas la veille et qui dut s'exiler le lendemain ; Rogeard !... dont je n'aime pas plus la République à la Brutus que je n'aime le patriotisme assassin d'Orsini ; mais lui seul, disons-le à notre honte, se détacha du troupeau, et la rébellion sous l'empire ne pourra inscrire dans ses armoiries que cette paire de lèvres cadenassées.



Rochefort est venu ensuite, montrant tout à coup, par la lucarne d'une loi nouvelle, sa face trouée et blanchâtre comme unc tête de mort.

La Lanterne est morte, Rochefort rôde sur la terre d'exil. Quelqu'un va-t-il ramasser l'héritage ?

J'ai eu la folie d'y songer. Je n'aurais pas mérité sa gloire, mais j'aurais eu, moi aussi, le mépris du danger.

Le mépris, oui !... car je hais la vie que Dé-

cembre m'a faite, et j'ai du dégoût plein le cœur!...

* * *

Mais — ô vieux Lamennais, tu l'avais bien dit — il faut de l'or, beaucoup d'or pour avoir le droit même de se faire tuer sur la place publique.

On m'a demandé trente mille francs avant de me laisser passer le pont, en gardant la liberté, quand j'aurais fait un pas, de m'arrêter et de me fouiller encore.

* * *

Je n'ai pas trouvé trente mille francs.

Ceux à qui je me suis adressé m'ont dit : « Ce serait pour vous la prison, pour nous la ruine. »

Ils se trompaient, je crois : j'ai réfléchi depuis 51 ; j'ai bien changé...

On réfléchit dans la défaite!...

J'écrirais sur mon drapeau: *Vivre en travailleur*, sans ajouter: *Mourir en combattant*. Je réclame des outils, point des fusils. Je crie: *Pas de sang, mais du pain!*

Je jetterais seulement un cri de justice et tiendrais droite la balance, sans jamais faire descendre un des plateaux au souffle d'une colère ou sous le poids d'un glaive.

Mais il faut de l'or, beaucoup d'or!... De l'or?
Je ne sais pas seulement si j'aurai du pain à
manger demain!

Je suis comme en décembre, sans fusils ni munitions; sans même un pistolet de quatre sous qui m'aurait éclaté dans la main et fait sauter le poignet.

Ce serait au moins une blessure: on ne peut même pas se faire blesser!...

☆

Je m'écarte du champ de bataille.

Cette page que je vais finir, où j'ai laissé aller mes souvenirs et ouvert mon cœur, comme on fait la veille d'un départ, devant ceux qu'on aime, cette page pouvait être la préface d'un journal de combat.

C'est la lettre d'adieu d'un réfractaire: rien qu'une lettre d'adieu, et non un testament, je pense...

8 septembre 1868.

Note de la page 200.

Nous lisons dans le *Réveil* du 3 septembre :

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, des charges de cavalerie exécutées sur les boulevards, le 3 décembre 1851, par le colonel de Rochefort. Voici comment un écrivain militaire, le capitaine Mauduit, cité par M. Ténot, raconte le fait :

« Le 3 décembre, dit M. Mauduit, vers six heures et demie du soir, le colonel de Rochefort, du 1^{er} lanciers, reçut l'ordre de partir, avec deux

escadrons seulement, pour maintenir la circulation sur les boulevards, depuis la rue de la Paix jusqu'au boulevard du Temple; cette mission était d'autant plus difficile et délicate, qu'il lui avait été interdit de repousser par la force d'autres cris que ceux de : Vive la République démocratique et sociale !

« Le colonel, pressentant ce qui allait arriver, avait prévenu tout son détachement de n'avoir point à s'étonner de la foule qu'il aurait à traverser et des cris poussés par elle; il prescrivit à ses lanciers de rester calmes, impassibles, jusqu'au moment où il ordonnerait la charge, et, une fois l'affaire engagée, de ne faire grâce à qui que ce fût.

« A peine parvenu sur les boulevards, à la hauteur de la rue de la Paix, il se trouva en présence d'un *flot de population immense, manifestant l'hostilité la plus marquée*, sous le masque du cri de Vive la République !!! Ces cris

convenus étaient accompagnés de gestes menaçants.

« L'œil attentif et l'oreille tendue, pour ordonner la charge au premier cri séditieux, le colonel continua à marcher ainsi au pas, poursuivi de hurlements affreux, jusqu'au boulevard du Temple.

« Le colonel, ayant reçu l'ordre de charger tous les groupes qu'il rencontrerait sur la chaussée, il se servit d'une ruse de guerre, dont le résultat fut de châtier un certain nombre de vociférateurs en paletots.

« Il masqua ses escadrons, pendant quelques instants, dans un pli de terrain, près du Château-d'Eau, pour leur donner le change et leur laisser croire qu'il était occupé du côté de la Bastille ; mais faisant brusquement demi-tour, sans être aperçu, et prescrivant aux trompettes et à l'avant-garde de rentrer dans les rangs, il se remit en marche au pas, jusqu'au moment où il

se trouva à l'endroit le plus épais de cette foule *compacte et incalculable*, avec l'intention de PIQUER tout ce qui s'opposerait à son passage.

« Les plus audacieux, enhardis peut-être par la *démonstration pacifique* de ces deux escadrons, se placèrent en avant du colonel et firent entendre les cris *insultants* de : Vive l'Assemblée nationale!!! A bas les traitres! Reconnaissant à ce cri *une provocation*, le colonel de Rochefort s'élance, comme un lion furieux, au milieu du groupe d'où elle était partie en frappant d'estoc, de taille et de lance. Il resta sur le carreau **PLUSIEURS CADAVRES**.

« Dans ces groupes ne se trouvaient que *peu d'individus en blouse*.

« Les lanciers subirent cette *rude épreuve morale* avec un calme admirable, leur confiance n'en fut point ébranlée une minute, etc. »

« De retour à la place Vendôme, et sa mission accomplie, le colonel de Rochefort s'empressa

d'en rendre compte au général de division Carrelet. »

Nous avons vu, nous-même M. le colonel de Rochefort accomplir sa mission.

La foule, surprise et sans armes, massée sur le trottoir, ne pouvait ni se défendre ni fuir. Les lanciers eurent donc tout le temps ; ils purent *piquer* à leur aise. Près de nous, un jeune homme d'une vingtaine d'années fut tué. Il avait une blouse blanche ouverte sur la poitrine, et il était nu-tête, sortant sans doute de quelque atelier voisin. La lance, frappant de haut en bas, entra au-dessous de la nuque et sortit par la poitrine. Ce malheureux ne tomba pas ; la lance le maintenait debout. Le lancier essayait de retirer son arme ; à chaque secousse qu'il donnait, le blessé était ballotté de droite et à gauche, et le sang jaillissait. C'était horrible. Enfin, la lance céda, et l'homme s'abattit face à terre. Nous le relevâmes et on l'appuya contre

le mur. Ses yeux étaient démesurément ouverts, et ses cheveux tout hérissés sur la tête. Il nous serrait la main d'une force extraordinaire, et tâchait de balbutier un mot; mais une écume rousse lui vint aux lèvres et son corps se raidit: il était mort. Les lanciers avaient repris leurs rangs. Les banderolles tricolores flottaient au vent; le colonel de Rochefort trottaient en tête, frisant sa moustache.

A. RANC.

LES CRIMINELS



XIV

LES CRIMINELS

A la prison de Lille vient de mourir un vieillard qui était âgé de quatre-vingt-douze ans et qui en avait passé quarante-cinq dans les maisons centrales ou les bagnes.

C'était un prisonnier excellent, modèle de douceur, esclave de la discipline. Il ne fut pas puni une fois, mis au cachot seulement une heure, dans le cours de ses innombrables incarcérations. Il s'est éteint, comme un sage, entre

les bras de l'aumônier, en demandant à Dieu l'entrée au paradis, où il promettait de se conduire aussi bien que dans les maisons du gouvernement.

J'ai connu encore — bien avant qu'on parlât du bon captif de Lille, — j'ai connu un homme qui avait fait juste cinquante ans de bagne.

Certain quinze août, on le grâcia. Le voilà dans la rue, libre, riche de quelques sous gagnés à sculpter des cocos. Tant que l'argent des cocos dura, il mangea : tout en allant frapper aux portes pour solliciter de l'ouvrage et trouver à gagner du pain.

On lui demandait d'où il venait :

— J'ai été cinquante ans au bagne.

On détachait les chiens, et il n'avait qu'à filer bien vite sur ses jambes de septuagénaire, alourdis pendant un demi-siècle par le poids du boulet.

Il avait pour tout livret son passe-port signé

par le commissaire de Toulon et pour casquette un vieux bonnet vert.

— On devrait fonder, me disait-il, une maison de retraite pour les anciens forçats. Que voulez-vous qu'ils fassent ? J'ai volé pour être arrêté, je volerai pour qu'on m'arrête de nouveau ; qu'on me renvoie au bagne, où j'ai mes habitudes ! je reprendrai mon petit train, je retrouverai mes connaissances, et j'attendrai tranquillement que la mort vienne.

Je ne sus que répondre et j'écrivis sous sa dictée une pétition qui eut je ne sais quel sort, dans laquelle le forçat gracié demandait qu'on voulût bien le reprendre par charité et le réintégrer dans la maison dont il avait fait son chez soi et où il trouverait à vivre *honorableness* ses derniers jours.

— Est-ce pour avoir volé, lui dis-je, que vous avez été condamné ?

— J'ai été condamné pour vol et assassinat.

Je baissai la tête pour laisser passer l'aveu.

Il remarqua mon geste et dit (je l'entends encore) :

— J'étais innocent.

Innocent ? Je lui fis voir que je croyais qu'il mentait.

— Pourquoi mentirais-je ? fit-il. Il serait bien temps, maintenant ! Et qu'y gagnerais-je, grands dieux ! Il répéta :

— J'étais innocent.

Je le regardai bien en face. Il avait, en effet, la tête honnête, l'œil clair et doux sous de hauts sourcils gris, l'air placide ; le sourire seul était étrange. C'était le sourire d'un homme qui a trainé la *manique* cinquante ans, et qui, innocent ou non, a connu là des innocents pour tout de bon et des criminels de grande allure, qui a entendu parler de tout, excepté de la vertu, dont l'oreille s'est blasée au récit éternel des viols, des vols et des tueries, qui enfin n'est pas payé

pour croire à l'excellence de la nature humaine, à l'indulgence de Dieu, à l'infalibilité des juges.....

Je ne sais, à cette heure encore, que penser de cette affirmation énergique du vieux forçat, mais je sais, bien que cette conversation me frappa vivement.

Il y avait dans la prison, au même moment, une femme qu'on accusait d'avoir empoisonné son mari. Elle jurait, elle aussi, qu'elle était innocente.

On l'acquitta, en effet, à l'ouverture des assises. On l'acquitta, mais elle dut quitter le pays, s'enfuir, et elle partit par les chemins, emportant sur son dos un enfant de quatre ans qui crieait et voulait rester. Rester? La mère et l'enfant étaient maudits; les maisons du village leur étaient fermées. Et pourtant, devant Dieu et devant les hommes, le chef du jury avait déclaré qu'elle n'était point coupable.

Ces histoires et d'autres, que tous savent, prouvent combien il est difficile de se relever, non pas d'une condamnation, d'une condamnation errante peut-être, mais de se relever même d'une accusation reconnue fausse. Aussi je ne puis entendre parler d'un procès criminel sans éprouver une douloureuse émotion. Outre la pitié, j'ai la crainte ! Peut-être on se trompe, et ce qu'on sait de l'affaire n'est pas l'inexorable vérité !

Je ne veux point dire que mes sympathies sont d'avance pour le défenseur contre le ministère public : cela arrive pourtant ; un être isolé est si faible et la loi et le préjugé font le ministère public si fort ! Aussi, quand la culpabilité n'est pas évidente, j'ai peur du talent de l'avocat général, j'ai peur de la vanité ou de la bêtise des témoins ; j'ai peur du trouble ou de l'assurance de l'accusé !

Souvent, au contraire, je me prends à désirer

des peines plus cruelles pour les coupables : chaque fois, par exemple, que je vois le père ou le maître s'acharner, les misérables ! — contre une créature faible, quelque enfant qui n'a ni la force de se défendre ni le courage de se plaindre, et qui croit aussi, peut-être, que son père a le droit de le martyriser et que c'est un péché de lui en vouloir !

Les crimes que la passion suscite quand le cerveau bout ou quand le cœur crève, ces crimes irréfléchis, soudains, je les comprends, et, après certaines confidences, on peut presque les excuser. Mais, torturer un enfant ! — Crime sans nom ! Ah ! je me suis senti remué jusqu'au fond des entrailles, et j'avais la sueur au front, les larmes aux yeux, en lisant dans la *Gazette des Tribunaux* l'histoire de Cœlina Cassagnet.

Ils s'étaient mis trois pour la tuer, disait-on, le maître, la maîtresse, la mère ! On lui avait tordu et cassé les doigts, on l'avait frappée à la

bouche, aux tempes. Assourdie sous les coups, on l'avait foulée aux pieds, et ils avaient trépigné, les scélérats ! sur le ventre de cette pécheresse de quinze ans, enceinte pour la seconde fois ! L'assassin avait été le complice et le bénéficiaire de la débauche.

Et la mère avait laissé faire, elle avait cogné aussi !

— Me pardones-tu ? demanda-t-elle à sa fille qui va rendre l'âme.

Et la pauvre enfant répond :

— Oui, je te pardonne.

Elle dit deux fois : « Oui, maman, je te pardonne. »

En même temps, elle tâtait avec ses petites mains meurtries sa poitrine brisée. Elle oublie que sa mère, voyant que c'en était fait d'elle et qu'elle se tordait (résignée et courageuse comme un homme, la pauvre enfant !) dans les douleurs

suprêmes de l'agonie, que sa mère lui a jeté ce mot qui donne froid :

— Puisque tu devais mourir, il ne fallait pas dire qu'on t'avait battue !

Elle pardonne ; et vous, auriez-vous pardonné ?

Mais ils n'étaient point coupables : on les a acquittés. Tant mieux, pour l'honneur de l'humanité !

Ailleurs, on a condamné à quelques années de prison d'autres bons parents qui avaient enseveli dans l'ordure et torturé sur le fumier leur fille. Quelques années de prison, c'est trop peu ; ou plutôt il ne faudrait pas attendre que la loi vint tardivement constater le supplice et la mort. Ceux qui entendent les cris de douleur à travers les murs du cachot devraient eux-mêmes délivrer la victime, commencer par là d'abord, quitte à livrer ensuite le bourreau.

■ Je dirai cela toutes les fois que le crime aurait

pu être empêché par l'initiative du citoyen avant d'être puni par l'arrêt des juges.

Mais si nous sommes un peuple de braves, comme hommes, nous sommes presque tous des lâches !

octobre 1869.

A

ARTHUR ARNOULD

RÉDACTEUR DE *LA MARSEILLAISE*



XV

A ARTHUR ARNOULD

RÉDACTEUR DE LA *MARSEILLAISE*

MON CHER AMI,

C'est toi que j'allais chercher, au début de notre vie, quand je m'étais mis quelque querelle sur les bras, ou que j'avais reçu quelque atout dans une bataille, tu m'as bandé des plaies, arrangé des duels. — C'est avec toi que j'étais le 2 décembre.

J'ai toujours tenu à tes conseils ou à ton éloge.

Nous avons marché par des chemins différents, dans le même métier, toi, plus sage, et moi plus fou ! Le silence m'ennuie. Nous nous retrouvons aujourd'hui tous les deux au milieu du camp, Je ne sais si tu te sens meurtri et triste. Moi, j'ai de la mélancolie plein l'âme.

Il y a deux mois, deux mois, j'étais plein d'espoir ! Aujourd'hui j'ai peur, et nous, qui n'avons pas eu de jeunesse, nous allons, vois-tu, descendre le versant de la vie sans qu'il passe un rayon de liberté vraie sur nos fronts déjà chargé de cheveux gris.

Il ne faut pas pour cela lâcher le drapeau, oh ! non, et je voudrais être indifférent que je ne le pourrais pas ! Mais je ne sais pas faire les choses à demi, et je vois qu'il n'y aura pas avant longtemps pour les hommes hardis chance de triompher ou seulement de bien mourir.

Aussi, je préfère émigrer.

Il m'en coûte, certes, de m'éloigner ! Je voudrais encore frapper sur l'enclume.

Mais la tête du marteau pèse cinquante mille livres d'argent, et encore, chaque fois qu'on lève le bras, il faut clouer un sou contre le manche. Je suis trop pauvre !

Je pouvais écrire à côté de toi, à la *Marseillaise*, mais j'en suis sorti trop triste, certain soir. J'écrivis le lendemain à Rochefort la même lettre que Flourens : Flourens maintenant dans l'exil !

Moi je suis libre.

Libre de mesurer ma prison, — libre, dans ma misère, de ne parler ni de la cherté des loyers ni du prix du pain, ni de celui-ci qui déserte, ni de celui-la qui dénonce, libre sous une loi qui pend au-dessus de ma tête comme un couteau.

Je me suis déjà mis sous cette guillotine et

j'ai des entailles au cou. Il le fallait, le peuple avait besoin d'entendre nos cris de douleur. Nous sommes quelques-uns qui avons secoué le sommeil de la foule et réveillé la conscience humaine, mais aussi nous sommes aujourd'hui à terre, la langue, les pieds et les mains liés.

Eh bien, mon cher Arnould, le Vallès passionné et violent que tu as connu, ce Vallès-là se fait ermite.

Il va écrire sur un papier d'un sou, non plus des proclamations plébéiennes, mais des choses si mples, tranquilles, et dont les geôliers] ne doivent pas s'effrayer. Il ne va plus pousser le peuple à la haine, et, tout garotté, se débattre encore !

J'ai fait cela à l'heure où je croyais devoir le faire. Mais aujourd'hui que tout vaincu qu'il est, le peuple est debout, c'est à lui de marcher seul. Que les personnalités s'effacent.

Pour moi, laissant de côté le fouet du pam-

phlétaire, dessanglant le tambour du rebelle, je vais essayer d'écrire au jour le jour l'histoire de la foule. Je parlerai sans colère et sans haine comme un témoin.

Je ferai encore de l'utile besogne, et il y aura place pour ma passion, dans cette vie de chroniqueur des rues.

J'aime le peuple, j'ai du sang d'ouvrier dans les veines.

Je me souviens aussi qu'aux jours d'implacable misère, c'était au foyer des pauvres que ma misère était à l'aise ! La ménagère me disait de reprendre une tranche. Une fois que je te portai cent sous, rue Laharpe, il était sept heures, tu n'avais rien mangé. Eh bien, je puis te le dire aujourd'hui, c'est le charbonnier du coin, un pays, qui me les avait prêtés.

J'aime le peuple, il me le rend un peu. Bien des mains noires ont serré les miennes dans les faubourgs, et il y a des gamins, à Belleville,

qui me disent : « Bonjour citoyen Vallès ! » Cela me fait plus de plaisir, croyez-le, que le plus élogieux article qu'on ait pu écrire sur moi ! Pour ces chers moutards, leurs mères honnêtes; leurs pères vaillants, il faut que je me résigne à étouffer tous mes cris de blessé et à taire mes douleurs de vaincu !

J'ai besoin de courage, et c'est pour en prendre que je t'ai conté tout cela.

J'avais un serment à faire ! pour m'engager à le tenir, j'ai voulu le prêter devant l'homme que j'estime le plus au monde.

Et maintenant, souhaite-moi bonne chance.

17 mai 1870.

TABLE DES MATIÈRES

Autographes	A
Préface	1
Histoire de ce livre	1
I. Mazas, (15 juin 1867)	37
II. Hernani, (29 juin)	53
III. Les allusionistes, (13 juillet)	67
IV. Léonidas Requin, (17 août)	79
V. L'art populaire, (31 août)	89
VI. Charles Baudelaire, (7 septembre	101
VII. Chers parents! (6 octobre)	119
VIII. Antony, (12 octobre)	129
IX. Rome, (26 octobre)	139
X. Au Figaro, (9 novembre)	151

XI. La Tribune, (23 novembre).....	161
XII. Gulliver, (14 décembre).....	171
XIII. Un chapitre inédit de l'histoire du 2 décembre (8 septembre 1868).....	181
XIV. Les criminels, (2 octobre 1869).....	225
XV. A Arthur Arnould, (17 mars 1870).....	237

FIN DE LA TABLE







JULIEN LEMER

DOSSIER

DES

JÉSUITES

DEUXIÈME ÉDITION

HISTOIRE

Par DIDEROT

CONSTITUTIONS
INSTRUCTIONS SECRÈTES
NONITA SECRETA

ÉDITS D'HENRI IV
ET
DE LOUIS XV
BULLE
DU PAPE CLÉMÉNT XIV
ARRÈTS DE 1825

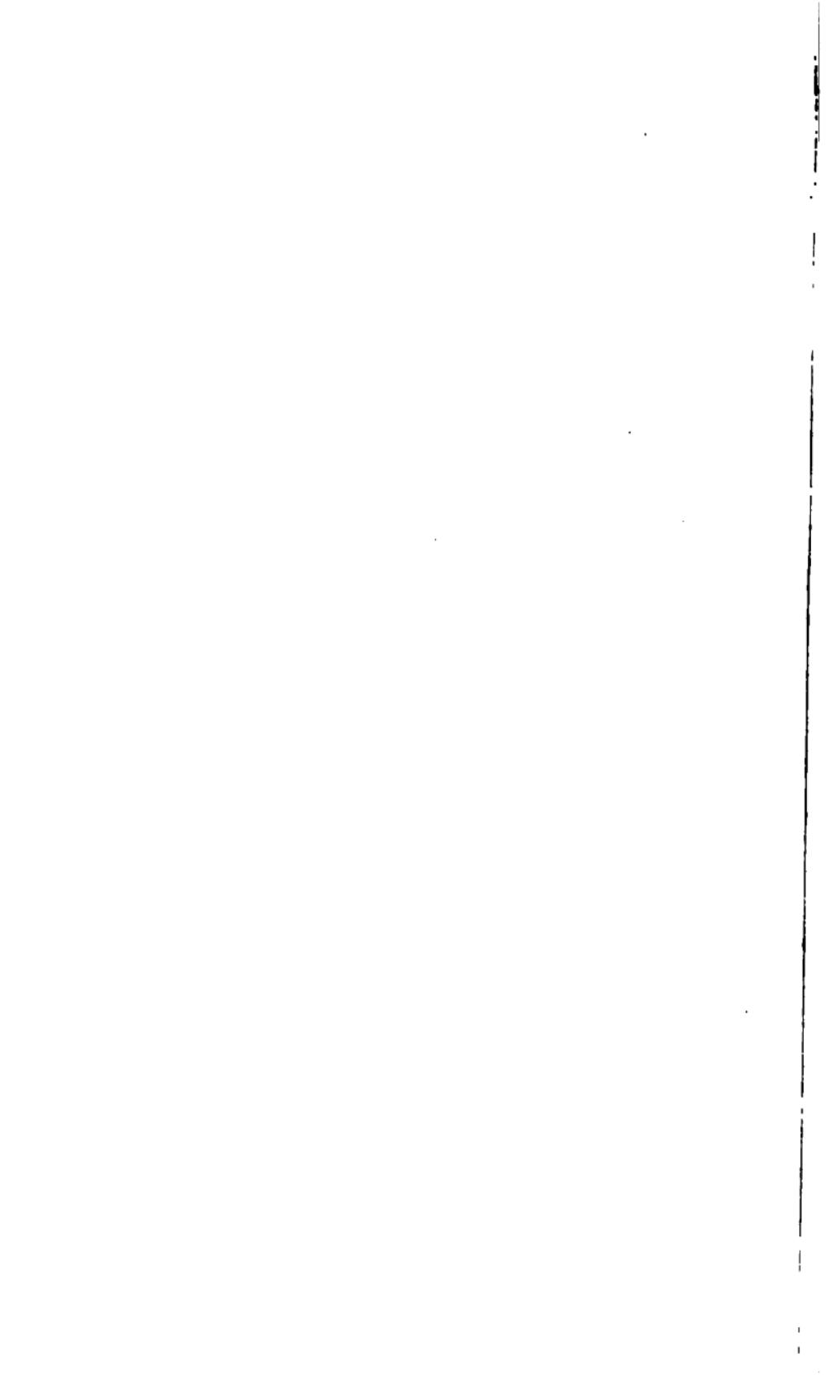
LIBERTÉS DE L'ÉGLISE
GALLICANE
DÉCLARATIONS, ÉDITS
ET ARRÈTS
CONCORDAT ET ARTICLES
ORGANIQUES
L'ULTRAMONTANISME
CONTEMPORAIN

PARIS

GERMER-BAILLIÈRE ET C^e, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1879







14 DAY USE

RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

This

Re

FEB

MAR

LC

JU
JA

ME

LOAN PERIOD

OCT 18 1966

Due and on

UNIVERSITY

SUN 19 1966

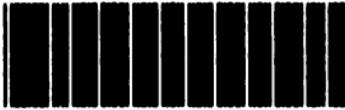
LD 21A-80m-7-'66

(G4427s10)476B

RECD LD APR 1 1966

General Library
University of California
Berkeley

U. C. BERKELEY LIBRARIES



CO41607148

